

Le Tour du monde (Paris. 1860)

■ Le Tour du monde (Paris. 1860). 1875/01-1875/06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

LE
TOUR DU MONDE

XXIX

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1875

PREMIER SEMESTRE

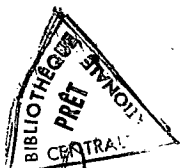
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

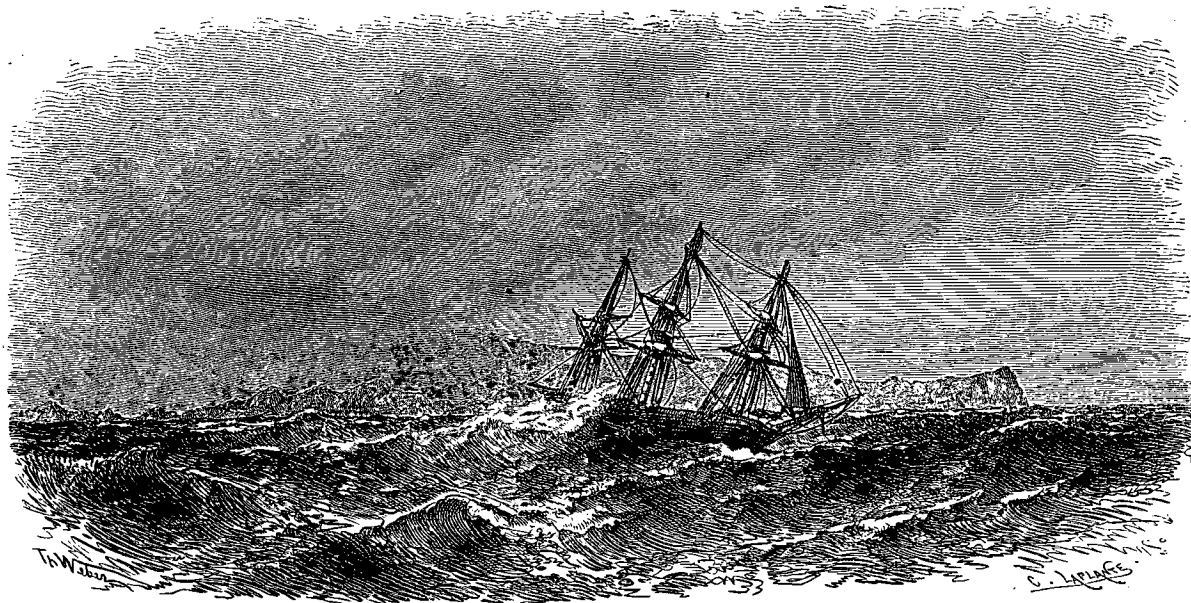
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—
1875

Droits de propriété et de traduction réservés



la 40120



Vue du cap Martin (Nuku-Hiva). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis fait sur nature.

SOUVENIRS DU PACIFIQUE,

PAR M. A. PAILHÉS,

Enseigné de vaisseau.

1872-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

I

L'ARCHIPEL DES MARQUISES.

Départ du Callao. — Arrivée dans la baie de Taio-Hac. — Le résident. — Administration.

Le moment du départ est arrivé ; la vapeur sort en grondant du tuyau d'échappement ; les préparatifs de l'appareillage sont terminés ; tout le monde est à son poste. L'ordre est donné de virer et l'ancre monte rapidement jusqu'à l'écubier ; elle est couverte de cette vase compacte et fétide qui recouvre le fond de la rade du Callao (Pérou).

« En avant, doucement ! »

Le *Vaudreuil* tourne l'arrière à la ville, qui disparaît rapidement à nos yeux.

Le marin éprouve toujours un serrement de cœur, quand il quitte un port où la durée de son séjour lui a permis de se lier avec quelques personnes. Nous avions plusieurs amis, soit au Callao, soit à Lima. Grâce à leur inépuisable bienveillance, nous avons trouvé quelques distractions dans le port principal et dans la capitale du Pérou. Qu'il me soit permis de leur renouveler ici l'expression de ma sincère gratitude pour les bons moments que nous avons passés ensemble !

La longue course que nous devons faire dans les

archipels polynésiens commençait. Pour ma part, j'étais enchanté de l'occasion qui m'était offerte de compléter mes connaissances sur ces terres encore bien peu visitées. Je n'avais fait, avant cette époque, qu'un séjour de quelques semaines à Tahiti, au commencement de 1869.

Le 1^{er} mai, au coucher du soleil, nous cherchions à découvrir la terre. Mais la nuit, qui vient si rapidement par ces latitudes, arrêta nos recherches. Quelques heures après, un feu est signalé par bâbord. « C'est un navire ! » dit tout le monde ; cependant, à mesure que nous approchons, il est facile de voir que la vive lueur que nous apercevons est produite par un vaste embrasement. L'énorme foyer darde des flammes immenses, qui se tordent en longues spirales ; ce spectacle, dans la nuit obscure, est superbe. Cette gigantesque tache rouge, qui semble animée, posée sur l'horizon tout noir, a quelque chose de grandiose. Sa position, par rapport au point où les observations nous placent sur la carte, nous fait supposer que l'incendie en vue a été allumé sur le massif de

la pointe Balguerrie, à l'est de l'île Hiva-Oa. Nous rectifions notre route sur ce phare d'un nouveau genre, que probablement l'imprudance d'un Kanaque a allumé, et toute la nuit nous forçons de voiles dans le long et large canal qui sépare le groupe du sud-est de celui du nord-ouest.

Au jour, la côte sud de l'île Ua-Uka¹ est en vue. Les hautes montagnes de sa voisine, Nuku-Hiva, but de notre voyage, commencent à se profiler à l'horizon. Nous rangeons d'assez près le cap Martin (Tikapo des indigènes), qui forme la pointe sud-est de Nuku-Hiva. L'aspect de ce cap est très-pittoresque; il se termine par une haute falaise rocheuse, perpendiculaire et entièrement dénudée; un énorme bloc quadrangulaire, qui a l'apparence d'une tour gothique ruinée, est posé au-dessus des roches noires qui forment le massif du cap. La forme de ce remarquable morne change à mesure que nous avançons; au moment où il va disparaître derrière le rideau élevé de la côte, il se présente comme un gigantesque pouce incliné vers la mer qui vient perpétuellement battre son pied.

La côte sud de Nuku-Hiva est taillée à pic; de gros rochers à formes bizarres se montrent de temps à autre au bord de l'eau. L'un d'eux représente assez exactement une colossale statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Les Sentinelles, deux gros îlots entre lesquels s'ouvre la baie de Taio-Hae, nous indiquent que la fin de notre traversée approche. Le *Vaudreuil*, qui a serré ses voiles et marche maintenant à la vapeur, vient passer entre ces deux balises naturelles et se dirige rapidement vers le mouillage.

J'avais trouvé majestueusement sévère et horriblement désolé l'aspect des terres que nous apercevions depuis le matin; mais, pendant que nous avançons dans la baie, le spectacle change. Les mornes escarpés ou à pic qui bordent l'entrée vont rejoindre une chaîne de hautes montagnes qui encadrent le port dans un vaste et grandiose amphithéâtre. Le point remarquable de la crête de ces montagnes est le Moua-Ke, grande falaise basaltique taillée à pic, dont la partie supérieure est découpée par deux échancrures égales qui ressemblent à des embrasures de canon. L'œil, fatigué par la vue d'une côte rocheuse, recouverte, en quelques endroits seulement, par les touffes d'une maigre végétation, embrasse tout à coup une plage riante où viennent se rejoindre plusieurs vallées verdoyantes, doucement inclinées vers la mer, et embellies par une végétation vraiment tropicale.

Sur le rivage s'avance le morne Tuhiva, qui sépare la plage en deux parties inégales. Les ruines du fort Collet, souvenir des premiers temps de notre occupation, couvrent le sommet de ce monticule. Le vil-

1. Dans l'orthographe que nous avons adoptée pour écrire les noms indigènes, les voyelles se prononcent comme en français; seulement le *u* se prononce comme dans *vérité*; l'*u* se prononce *ou*, comme en espagnol. On doit faire sonner chaque lettre; il n'y a pas de diphthongues, excepté peut-être la réunion *ei*, dans laquelle l'*i* ne doit pas être trop détaché.

lage suit le bord de la mer, dans l'ouest du fort Collet, et s'éparpille ensuite jusqu'à une assez grande distance dans la vallée principale.

C'est dans la baie de Taio-Hae qu'habite le fonctionnaire français, appelé *résident*, qui représente notre autorité dans l'archipel. Il est placé sous la direction supérieure du commandant des établissements français de l'Océanie auquel il rend compte de l'administration et de tout ce qui a quelque importance. Il perçoit les droits d'ancrage dans la baie (cinquante francs par navire), fait exécuter les règlements de port, ceux sur le pilotage, sur les déserteurs, etc., etc. Un petit détachement de gendarmerie est chargé de la police générale, mais presque toujours il faut avoir recours aux indigènes pour l'arrestation des déserteurs. On leur paye une prime de cinquante francs par tête. Cette somme est remboursée par le navire auquel les hommes arrêtés appartiennent. Si leur capture n'a lieu qu'après le départ de leur bâtiment, le gouvernement supporte cette dépense et les hommes arrêtés sont envoyés à Tahiti. Ces mesures ont été prises pour éviter que l'île n'en vint à être peuplée de vagabonds.

Le résident des Marquises remplit aussi les fonctions de juge de paix. Dans les cas graves, il envoie les personnes coupables de crimes à la disposition des tribunaux français de Papeete. Les règlements locaux sont, sauf quelques modifications exigées par la nature des habitants, calqués sur ceux de la métropole.

Malgré la faiblesse numérique du petit détachement de gendarmerie que le résident a sous ses ordres, il est suffisant pour maintenir l'ordre dans la baie de Taio-Hae, où les naturels sont habitués à vivre avec nous et faits à nos mesures de police.

Dans les autres îles, les chefs exercent l'autorité supérieure. Les flancs des vallées sont seuls habités; rarement les naturels bâtissent leurs cases au bord de la mer. Les tournées fréquentes que les bâtiments de guerre de la division navale du Pacifique et de la station locale de Tahiti font dans l'archipel ont un excellent effet sur l'esprit mobile des habitants.

Lors de notre passage, le résident des Marquises était M. E..., lieutenant de vaisseau; il avait pour auxiliaires un écrivain de marine du cadre colonial, M. M..., dont les fonctions étaient multiples, un maître de port, qui sert en même temps de pilote, quelques gendarmes et deux agents de police indigènes, désignés comme à Tahiti sous le nom de *mutois*.

A l'eau, canards! — Arbres gigantesques. — Encore des Chinois! — Le *nono*. — Une soirée chez Paumea. — La *popoi*. — Danse indigène. — Le dieu *Tiki*. — Résumé de l'histoire de l'archipel

L'habitation du résident, sur laquelle flotte le pavillon français, est bâtie dans la petite anse sablonneuse située dans l'est du fort Collet. C'est sur l'emplacement qu'elle occupe que le commodore américain

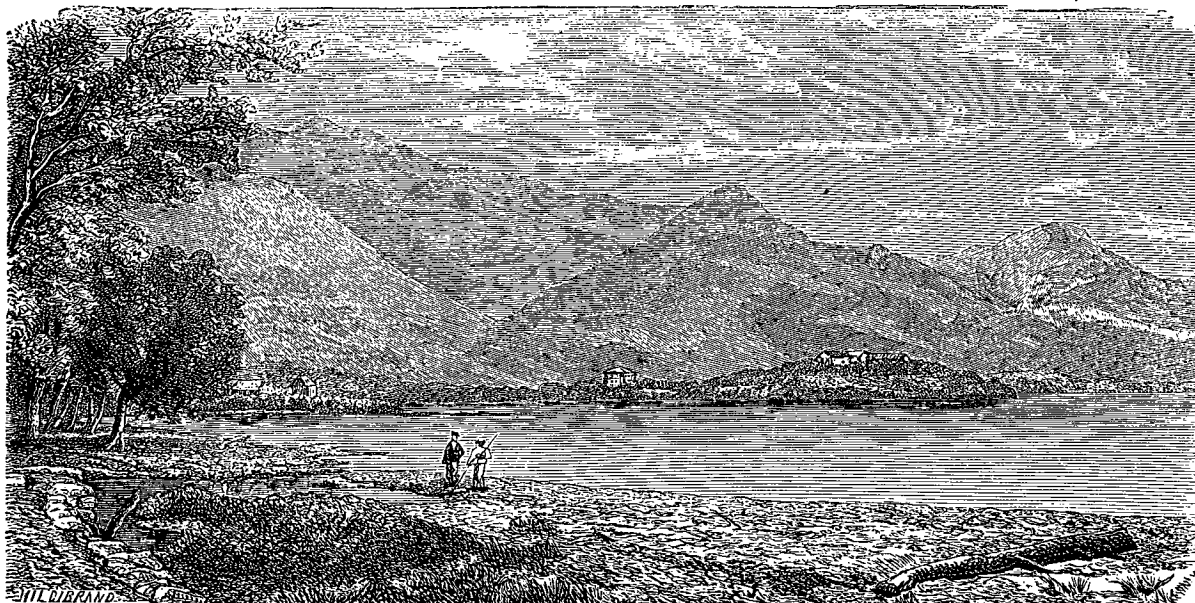
Porter avait établi, en octobre 1813, le camp auquel il donna le nom pompeux de Madisonville.

J'avais la plus grande impatience de descendre à terre. Après la traversée que nous venions de faire, mes camarades éprouvaient, comme moi, le désir d'aller se promener sur un sol ferme. Aussi, dès que l'autorisation de descendre est accordée, chacun s'empresse d'en profiter. Nous avons un but de promenade tout trouvé : aller prendre un bain dans le ruisseau qui coule à l'ouest du village. Munis de quelques renseignements fournis par le maître de port, qui vient d'arriver à bord, nous embarquons dans notre canot. Sur notre route, nous croisons plusieurs pirogues chargées de fruits qui se dirigent sur le *Vaudreuil*.

L'accostage à la plage n'est pas commode : un ras de marée, peu violent d'ailleurs, règne dans la baie et la diminution du fond ne permet pas à notre

embarcation d'arriver jusqu'à terre ; une distance de vingt mètres environ nous en sépare. Nos matelots s'offrent pour nous transporter sur leurs épaules, mais nous tranchons héroïquement la difficulté comique de la position. On se déchausse ; les pantalons sont retroussés le plus haut possible, et nous voilà courant en riant sur le sable du fond, fuyant à toute vitesse les petites lames qui nous mouillent jusqu'à l'échine. Une troupe d'indigènes, assis sous les arbres de la route, sont accourus pour voir les nouveaux arrivés ; les femmes y dominent. Je ne puis m'empêcher de rire en voyant ces dernières jouer gravement de la guimbarde. Quelle singulière idée a eue le trafiquant qui a introduit un si piètre instrument de musique dans ces îles !

L'écrivain de marine, M. M..., qui loge tout près de la plage, dans l'ancienne église de Taio-Hae, vient



Montagnes de Nuku-Hiva au fond de la baie de Taio-Hae. — Dessin de A. Beruard, d'après une photographie.

nous souhaiter la bienvenue. On se lie vite dans les conditions où nous nous trouvons. Il s'offre de très-bonne grâce à nous rendre tous les petits services dont nous pouvons avoir besoin. Nous lui demandons de nous indiquer un lieu convenable pour prendre un bain. Il s'offre à nous servir de guide.

Nous prenons le chemin bordé d'arbres qui contourne la baie. Les maisons du village, qui regardent la plage, sont éparpillées sur le bord de cette route. Nous passons devant quelques magasins dont les propriétaires sont presque tous des étrangers, des Américains surtout. Quelques-unes de ces boutiques sont assez bien approvisionnées. Les acheteurs ont le bénéfice de fumer une pipe déposée sur le comptoir, toujours prête pour leur usage. Les indigènes ne manquent jamais de demander l'instrument en question, qui est d'une propreté plus que douteuse.

Le chemin quitte la plage pour tourner à droite

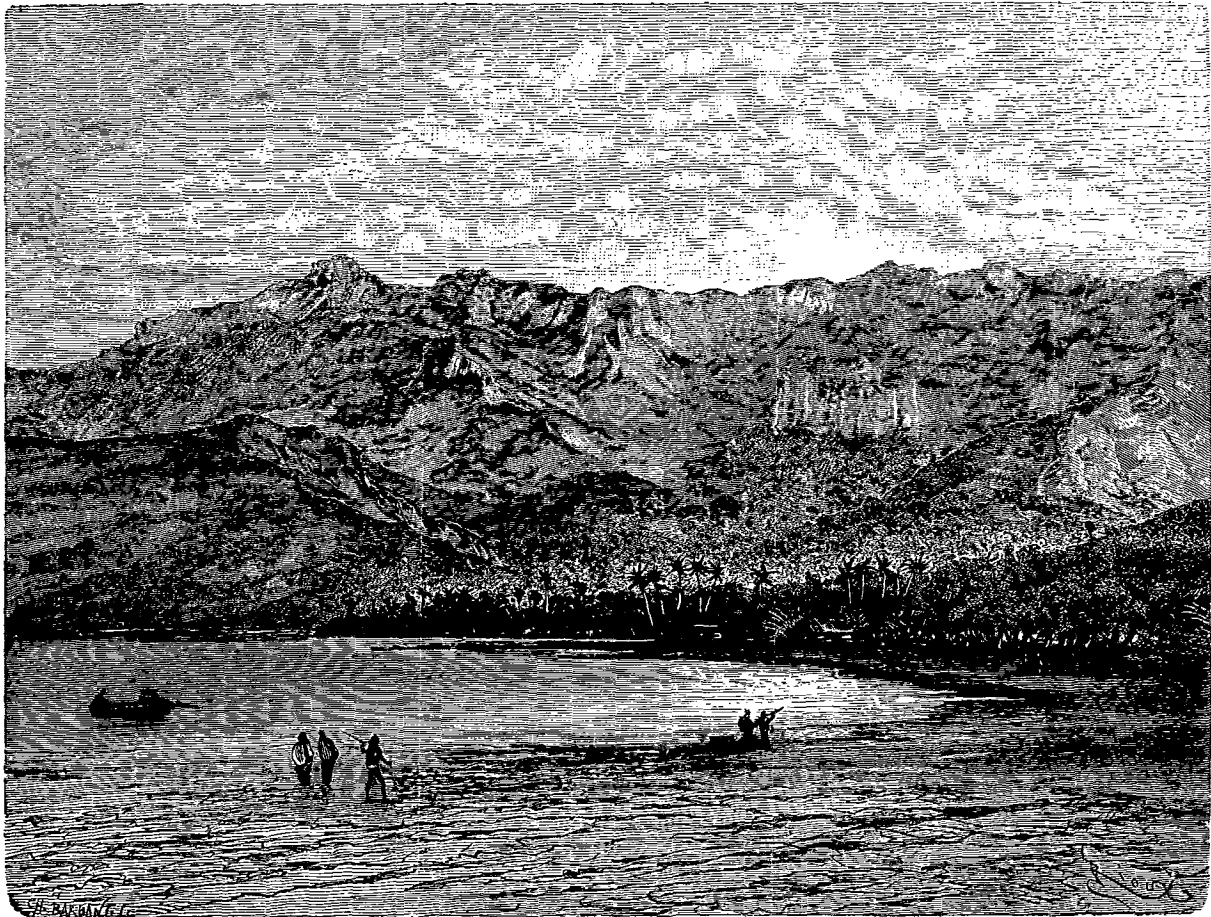
dans la vallée. Tout près du point où se produit ce changement dans la direction de la route, notre guide s'arrête pour nous faire admirer un arbre aux proportions colossales. Ce splendide spécimen de la végétation de l'île est un *aoa* (*ficus indica*, figuier des banians) ; son tronc, formé par de grosses tiges entrelacées, mesure près de trente mètres de circonférence ; il conserve le même diamètre jusqu'à treize mètres de hauteur, puis il se divise en une douzaine d'énormes branches horizontales, qui couvrent de leur ombre un espace circulaire de cent mètres de diamètre. Nous faisons halte pendant quelques minutes pour jouir de la fraîcheur délicieuse qu'il procure. Les indigènes donnent à l'*aoa* le nom de *hiapo*, quand il est jeune.

On voit à Taio-Hae un autre arbre remarquable, dans le jardin des sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Nous reprenons notre marche en entrant dans la

vallée de Vaitu qui s'ouvre devant nous. Un ruisseau qu'on peut très-facilement traverser vient former un bassin assez grand, tout près de la plage. Sur notre route, nous rencontrons quelques cases d'indigènes dans lesquelles nous entrons avec la familiarité que permettent les usages du pays. L'architecture en est simple : quatre poteaux plantés dans le sol au-dessus d'une plate-forme en grosses pierres plates appelée *paepae* forment les coins; à leur extrémité supérieure, une entaille sert à recevoir des troncs de cocotier lisses et minces qui forment le contour du toit; le derrière de la case est plus élevé que la façade. Sur

les poteaux et sur les troncs de cocotier, on pose transversalement d'autres pièces de bois léger; elles sont reliées à la charpente principale par des cordes en bourre de coco; le vide qui les sépare est rempli par des bambous serrés, qui laissent cependant librement circuler l'air, dont l'action est si indispensable dans les chaleurs de la journée. Pour achever la toiture, on enveloppe des perches avec les longues feuilles du cocotier et du *corypha humilis*¹, pliées en deux; ces perches sont ensuite posées sur les cadres formés par les poutres et les lattes. Les feuilles de la première recouvrent celles de la seconde et ainsi de



Baie de Taio-Hae. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

suite; le toit déborde un peu les parois de la case et les préserve parfaitement de la pluie.

Le chemin monte toujours dans la vallée, mais il n'est plus aussi uni que précédemment. Nous arrivons devant un petit monticule couvert de champs de coton.

« Voulez-vous voir les Chinois? nous dit notre guide.

— Il y a donc des Chinois ici?

— Oui, répond M. M...; ils cultivent la plantation que nous traversons. Allons, si vous le voulez, visiter leur case; elle est bien mieux construite que celles que nous venons de voir. »

L'aspect extérieur me semble d'accord avec cette opinion. Nous pénétrons dans une salle assez vaste, qui occupe toute la largeur de la façade; de petites chambres, tendues de nattes, s'ouvrent sur cette partie principale de l'habitation. Quelques vêtements de femmes attirent notre attention, et nous apprenons que les fils du Céleste-Empire ont contracté une alliance passagère dans le pays. Leur chef, un Chinois, lui aussi, régisseur de la plantation, est en même temps cuisinier du résident. Ces Chinois ont l'intention d'ouvrir un magasin important avec les économies dont

1. Espèce de latanier peu commun aux îles Marquises, où il est appelé *vadke*.

ils disposent. Leurs petits capitaux seront confiés à l'un d'eux qui ira acheter des marchandises et nouer des relations commerciales à San Francisco, où leurs compatriotes sont très-nombreux. L'émigration chinoise, dans les contrées baignées par le Pacifique, est

telle, qu'il est presque impossible d'aller quelque part sans rencontrer ces petits hommes à l'allure alerte, aptes à exercer tous les métiers, qui quittent leur pays par milliers pour venir acquérir une petite fortune, ce qu'ils manquent rarement de faire, tant sont



Femme indigène de Taio-Hae. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

grandes leurs aptitudes générales pour le commerce et les affaires.

Nos hôtes nous reçoivent très-bien et nous font visiter leur habitation. L'un d'eux, homme d'un certain âge, dont le nez est armé d'énormes lunettes qui lui donnent un air vraiment comique, parle quelques mots

d'anglais. Dans un coin de la salle principale, brûle une lampe posée sur un autel couvert ainsi que les murailles voisines, de papiers de diverses couleurs sur lesquels sont imprimés ou peints des caractères bizarres. Le Chinois à lunettes nous explique que c'est un hommage à leur dieu.

Nous le remercions de sa complaisance, et, après quelques minutes d'une descente assez périlleuse, nous retrouvons le ruisseau, but de notre promenade.

En un clin d'œil, nous sommes dans l'eau. L'endroit, grillé par le soleil, est peu agréable; l'eau y est peu abondante et chaude. Il y a deux très-petits bassins qui communiquent par une cascade en miniature; en s'asseyant sur les rochers qui en garnissent le fond, on n'a de l'eau qu'à la hauteur de la poitrine. Au bout de quelques minutes, nous trouvons notre bain assez incommode et nous proposons de retourner. M. M.... nous engage à nous habiller le plus rapidement possible.

« Sans cela, nous dit-il, vous apprendrez à vos dépens l'inconvénient qu'il y a à rester hors de l'eau sans vêtements.

— Un coup de soleil?

— Pas précisément. Le *nono* vous fera venir des boutons; si vous les grattez, ils formeront des plaies très-cuisantes, longues et difficiles à guérir. »

Le *nono* (*sandfly* des Anglais) est une très-petite mouche, qui naît au commencement du jour pour mourir quand vient la nuit. Lorsque son abdomen transparent est rempli de sang, elle brille comme un petit rubis, si on la place entre l'œil et la lumière du soleil. Ce désagréable insecte se pose sur l'épiderme et, sans vous prévenir de sa présence, comme le moustique, par une piqûre vive, il vous suce le sang. On prétend qu'il a été introduit par les navires et qu'il n'existe que sur Nuku-Hiva et sa voisine Ua-Pou. L'archipel ne renferme d'autre animal dangereux que les cent-pieds; toutes les toitures en sont remplies; il est rare que ces affreuses bêtes fassent aucun mal.

Malgré la hâte que nous mimés à nous habiller, plusieurs d'entre nous vérifièrent l'exactitude de ce que M. M.... venait de nous dire.

Nous revenons au débarcadère. Sur notre route, nous rencontrons Mgr Dordillon, évêque de Cambysopolis, vicaire apostolique des Marquises, qui nous salue d'un bonjour affectueux.

Le canot nous attendait pour nous conduire à bord. Même difficulté pour embarquer que pour débarquer.

Le môle que l'on construit évitera, je l'espère, tous ces désagréments. Il est formé par d'énormes troncs de cocotier, taillés en pointe, qu'on enfonce dans le sable du fond. Sur l'extrémité supérieure de ces pieux, on installera un plancher.

A bord, nous trouvons cinq ou six Marquésans venus pour vendre des fruits. L'un d'eux, vrai colosse aux formes athlétiques, comprend un peu le français. Je lui demande ce qu'il est venu faire.

« Vendre cocos, bananes et patates, me répond-il.

— Ta case est-elle bien loin de la plage?

— Non. Si tu veux y venir ce soir, je te recevrai avec plaisir. Je ferai danser devant toi. »

Je parle de la chose à quelques-uns de mes camarades et l'on décide qu'on accepte l'invitation de Paumea : c'est le nom de notre futur hôte. Je lui dis que

nous irons le voir après le dîner, s'il veut bien se trouver au débarcadère. Il nous propose de nous attendre et de nous porter à terre dans sa pirogue qui est le long du bord.

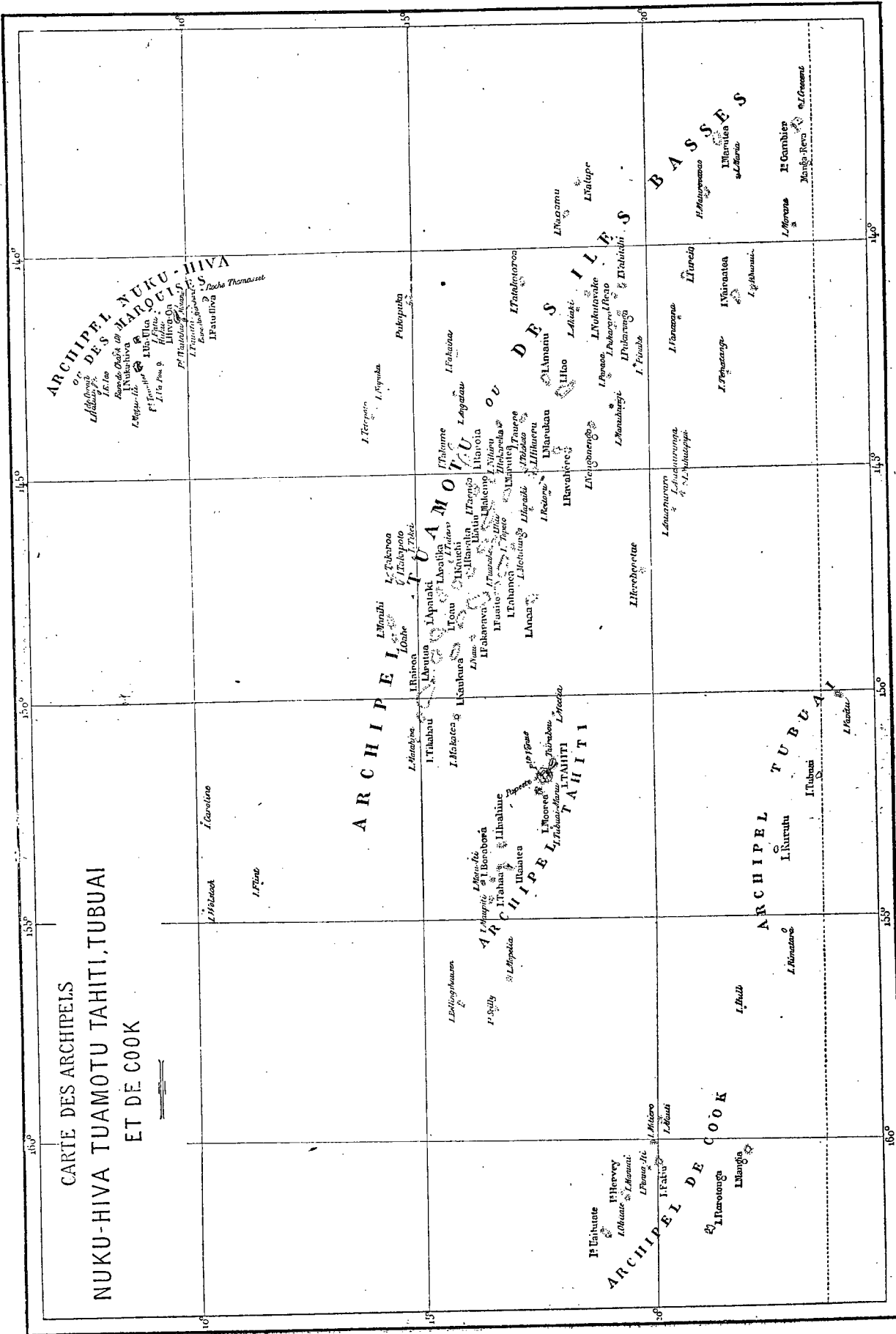
Paumea a deux fils, garçons magnifiques, qui manient très-habilement la pagaie. En quelques minutes, nous sommes à terre. Malgré l'inutilité de la précaution, ils nous soulèvent comme des enfants et nous chargent sur leurs robustes épaules, pour nous faire traverser la bande de sable que la mer a mouillée.

Nous suivons le chemin que nous connaissons déjà. Le temps est splendide; la lune éclaire la route dans l'intervalle qui sépare les grands arbres dont elle est bordée; ses rayons argentés font briller les panaches gracieux des cocotiers; une foule d'indigènes des deux sexes entoure les magasins du village. Dans la vallée, quelques lumières se montrent de temps à autre; les chiens aboient furieusement à notre approche.

L'habitation de Paumea est grande et convenablement installée; la façade de la maison n'est pas fermée par une cloison; il n'y a que les poteaux qui soutiennent le toit. Cette disposition se rencontre assez fréquemment. Contre la paroi du fond, on a posé dans le sens de la longueur deux troncs d'arbre écartés d'environ un mètre vingt centimètres; l'espace qui les sépare est couvert de nattes. Ce sont les lits les plus incommodes qu'on puisse imaginer. On a la tête appuyée sur le tronc d'arbre du fond et les jarrets sur l'autre.

Il y a beaucoup de monde chez notre hôte; le chef *mutoi* de Taio-Hae, qui est parent de Paumea, vient nous présenter ses compliments; il paraît très-fier de ses galons de caporal. En un clin d'œil, nos guides se débarrassent de leurs défroques civilisées; ils ne gardent que le *pareu*, pièce d'étoffe qui entoure les reins et descend sur les jambes, comme un jupon. Tous ces hommes sont admirablement faits; ils pourraient servir de modèles à un statuaire. Je profite de l'état de nudité presque complète dans lequel ils se trouvent pour examiner leur tatouage compliqué, qui leur constitue, pour ainsi dire, un vêtement. Il y en a dont le corps est tellement couvert de cercles, de courbes et de lignes en zigzag, qu'on les croirait revêtus d'une armure. Autrefois le tatouage était plus simple qu'aujourd'hui. Il ne se composait, sur la figure surtout, que de lignes écartées, disposées en losanges, tandis qu'actuellement le visage est souvent partagé par de larges bandes horizontales non continues. Les paupières, l'intérieur des oreilles, les lèvres et quelquefois les gencives, portent les marques du tatouage. A quelques exceptions près, les femmes sont peu tatouées; on en compte quelques-unes qui ne le sont pas du tout. La plupart ont sur les lèvres de petites lignes écartées l'une de l'autre, perpendiculaires à l'ouverture de la bouche, ce qui leur donne l'air de faire une petite moue. Cet ornement est d'un effet très-gracieux. Il y a des Kanaques qui sont tatoueurs de profession. L'opération se pratique au moyen d'un

CARTE DES ARCHIPELS
 NUKU-HIVA TUAMOTU TAHITI, TUBUAI
 ET DE COOK



ARCHIPEL NUKU-HIVA
 ou
 DES MARQUISES
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo

ARCHIPEL
 DES ILES
 TUAMOTU
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo

ARCHIPEL DE COOK
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo

ARCHIPEL
 TUBUAI
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo

BASSIN
 I. Nukunono
 I. Papeete
 I. Raiatea
 I. Huahine
 I. Bora-Bora
 I. Tikehema
 I. Fanning
 I. Tubaitai
 I. Fakaofo

150° 155° 160° 165°

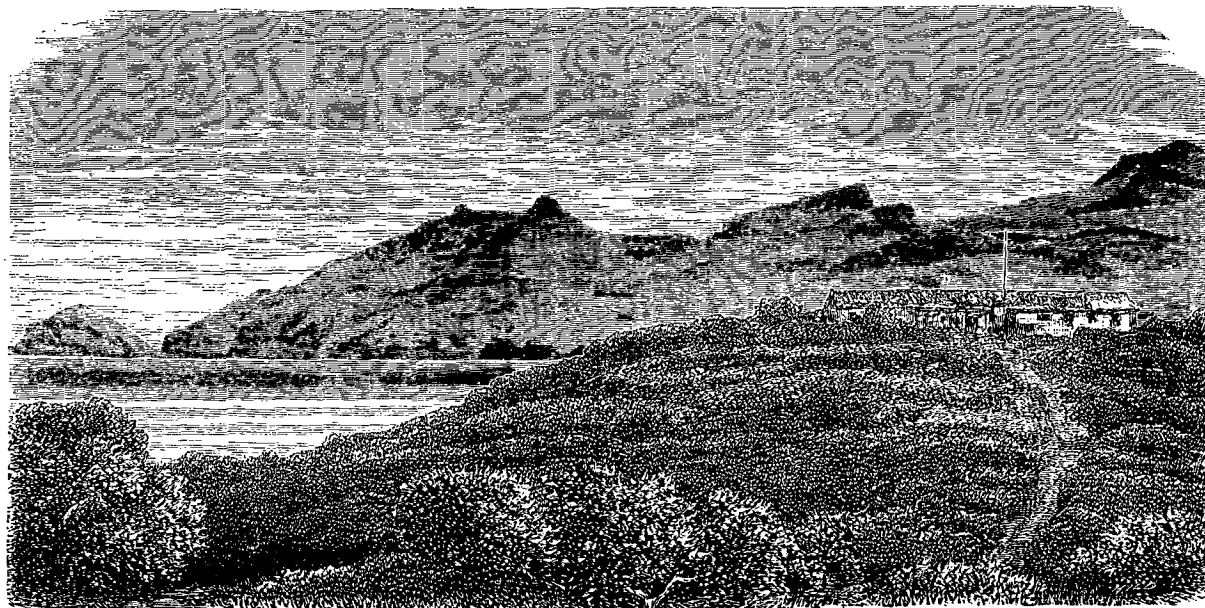
140° 145° 150° 155°

ciseau dentelé, en os de poisson, fixé sur une baguette. On frappe sur le ciseau avec un petit marteau de bois¹. Les pointes aiguës de l'instrument sont trempées dans une liqueur bleuâtre, dont un des principaux éléments est la suie provenant de la combustion de la noix du bancoulier (*aleurites triloba*). Trois ou quatre personnes maintiennent le patient, dont tous les traits expriment une vive souffrance. La douleur éprouvée est tellement intolérable, au bout de quelque temps, qu'on est obligé de cesser l'opération.

Le tatouage n'a pu être supprimé par les missionnaires; les enfants qu'ils ont réussi à garder auprès d'eux les quittent, quand est venu le moment de recevoir ces marques de la virilité.

On prépare le repas du soir. Grâce aux vivres que Paumea s'est procurés à bord du *Vaudreuil*, la nombreuse assemblée va faire un régal. La *popoi* forme

la base de la nourriture des indigènes. C'est une pâte jaunâtre, faite avec les fruits du *mei* (arbre à pain, *artocarpus incisa*). Son goût est douceâtre lorsqu'elle est faite avec des fruits à pain à l'état frais, aigrelet et légèrement piquant, lorsque ce mets a été préparé depuis quelque temps. La fabrication et la conservation de la *popoi* s'opèrent de la manière suivante : les fruits sont posés sur un feu constamment alimenté; une fumée épaisse s'exhale de l'écorce qui les recouvre. Le cœur, trop dur pour être mangé, et la peau, noircie par le contact de la flamme, sont enlevés; la pulpe jaunâtre, spongieuse, malléable, assez fade au goût, est placée dans une auge en bois, où on lui fait subir une trituration complète, au moyen d'un pilon de pierre ou de bois, après quoi on l'enterre dans des trous circulaires de plus d'un mètre de profondeur. Les bords de cette espèce de *silo* sont tapissés avec



Fort Collet. — Dessin de A. Bernard, d'après une photographie.

de larges feuilles de bananiers ou de *ti* (*dracena species*), pour préserver la pâte du contact du sol. Lorsque le trou est plein, on le recouvre de terre et de grosses pierres; la *popoi*, ainsi enterrée, se conserve bien; de temps à autre, on en retire la quantité nécessaire pour les repas. Cette pâte est mise dans un plat de bois et délayée avec un peu d'eau. C'est la femme de Paumea qui s'occupe de cette opération importante; elle presse la *popoi* avec ses mains comme le boulanger qui pétrit sa farine.

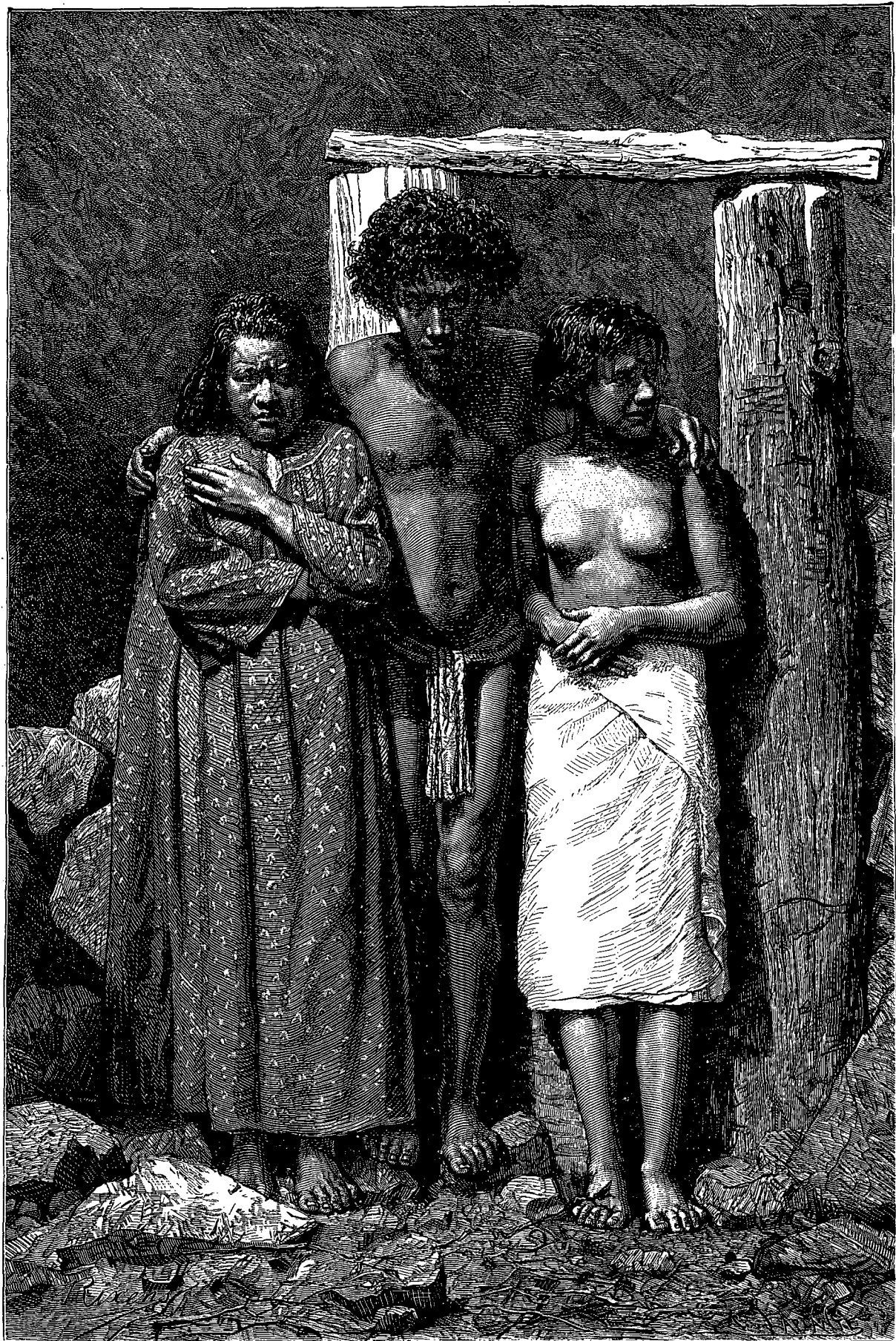
La natte qui recouvre le sol sert de table; les préparatifs du repas sont terminés; on nous invite à le partager. Nous nous excusons en disant que nous venons de diner, nous n'osons pas avouer que la pré-

paration de la *popoi*, faite en notre présence, n'est pas de nature à nous engager à manger. La curiosité nous pousse cependant à goûter un peu de ce mets, qui n'a point un goût désagréable.

Après notre refus, tous ces gens s'accroupissent autour du plat qui contient la *popoi*; chacun y plonge la main; ils chargent cette cuiller fournie par la nature, d'une certaine quantité de pâte qu'ils portent ensuite à leur bouche. Des noix de coco sèches, remplies d'eau, leur servent de carafes. Le repas est lestement avalé. Les Kanaques mangent avidement, et comme leurs aliments, presque tous végétaux, sont peu nutritifs, ils en absorbent de grandes quantités.

Le poisson entre pour beaucoup dans la nourriture des naturels, qui le mangent le plus souvent cru. Leur mets favori est le *haua*, espèce de grande raie (ange, en anglais *devil fish*), et le requin, surtout

1. Nous avons eu l'occasion, les officiers du *Vaudreuil* et moi, d'être témoins d'une scène de tatouage à Apia, dans l'archipel des Samoa. Les tatoueurs de ces îles ont les mêmes outils que leurs confrères des Marquises.



Naturels de Nuku-Hiva (baie de Taio-Hae). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

quand on les a laissés pourrir pendant une quinzaine de jours. Les requins sont très-nombreux à l'entrée des baies; les habitants les prennent à la ligne ou avec le harpon. Souvent, pour les attirer, ils laissent le bras ou la jambe traîner le long de l'embarcation, tandis que de l'autre main ils tiennent un nœud coulant qu'ils passent très-adroitement autour du squalo, qu'ils peuvent ensuite harponner à leur aise. Ils s'exposent ainsi à des morsures, mais il est rare qu'il arrive des accidents graves. Quand ils prennent les requins à la ligne, ils ont soin de garnir la tête de l'hameçon de deux branches de fer en croix, qui empêchent le requin de couper la corde.

Le dîner achevé, les pipes s'allument; elles circulent des lèvres d'un convive à celles d'un autre. L'une des femmes va chercher quelques amies qui vivent dans le voisinage. Paumca veut nous donner le spectacle d'une grande danse.

Groupés sur deux rangs, se faisant face, les danseurs exécutent, avec beaucoup d'ensemble, divers pas; ils s'accompagnent d'un chant rythmé, marqué en certains endroits par des battements de mains, soit à plat, ce qui produit un son mat, soit en ramenant les doigts en creux. Ils semblaient s'animer beaucoup dans cet exercice, qu'ils répétèrent, en le variant, autant de fois que nous le désirâmes. Le spectacle, quoique curieux, devenait monotone, et, malgré les vives instances de Paumca, qui voulait nous retenir, nous disons adieu à nos nouvelles connaissances en leur promettant de revenir.

Le fils aîné de notre hôte nous accompagne jusqu'à l'entrée du village. Les quelques magasins de Taio-Hae ferment leurs portes, et c'est au milieu d'un profond silence que nous regagnons le canot qui nous attend.

Je restai pendant quelque temps sur le pont, absorbé par la vue du spectacle tranquille qu'offrait la baie. La lune inondait de lumière les vallées et les hautes montagnes du fond; les nuages, qui voilaient de temps à autre l'astre resplendissant, variaient à l'infini les effets de clarté et d'ombre. Après avoir goûté, pendant près d'une heure, la fraîcheur délicieuse de la nuit, je me décidai avec peine à aller prendre du repos.

Le lendemain, mon domestique m'éveille en m'annonçant l'arrivée du *Nautilus* qui apporte le courrier. Le service postal se fait par San Francisco; la malle est embarquée sur des goëlettes qui touchent à Taio-Hae en allant à Tahiti, mais qui reviennent ensuite directement à leur point de départ. Les bâtiments à voiles chargés de ce service font des traversées extraordinairement rapides.

Au déjeuner, nous mangeons du bœuf frais. Un troupeau de ces animaux appartient au gouvernement. Quand passe un bâtiment de guerre, on en envoie prendre un certain nombre dans la montagne où ils paissent en liberté.

Le mouton est rare à Nuku-Hiva, mais il est abon-

dant dans l'île voisine de Ua-Pou où la mission possède un troupeau considérable. Une baleinière, sous les ordres du chef *mutoi* de Taio-Hae, doit aller prendre une douzaine de ces animaux pour le bord; ils coûtent douze francs cinquante pièce.

Le résident, M. E..., est venu déjeuner avec notre commandant. Il doit prendre passage au carré pour la visite que nous devons faire dans toutes les îles habitées de l'archipel. Après le déjeuner, il vient faire connaissance avec nous. Il est ici depuis près de trois ans, ce qui lui permet de nous donner des renseignements utiles sur le pays.

L'importance de l'archipel est peu considérable pour le moment. Au début de notre installation aux Marquises, les deux groupes du sud-est et du nord-ouest avaient chacun un commandant particulier; des travaux utiles y avaient été commencés, à Vaitahu et à Taio-Hae, par la garnison de ces postes. L'archipel, que la loi du 8 juin 1850 avait désigné comme lieu de déportation politique, n'a ni l'étendue, ni la fertilité, ni la situation géographique qui sont les conditions indispensables à un établissement maritime et colonial important. Tout le mouvement est limité à Taio-Hae, où quelques trafiquants anglais et américains ont fondé de petites maisons de commerce.

Les habitants de Taio-Hae sont peu nombreux; le contact des Européens et l'influence des missionnaires leur ont fait perdre une grande partie de leurs anciennes coutumes. La population a dû éprouver une diminution notable, comme le prouvent les ruines d'habitations qu'on rencontre dans des vallées aujourd'hui solitaires.

La population totale de l'archipel est évaluée approximativement à douze mille âmes. C'est Hiva-Oa qui est l'île la plus peuplée; elle a six mille habitants. Viennent ensuite Nuku-Hiva, deux mille sept cents; Ua-Pou, mille deux cent vingt; Fatu-Hiva, mille; Tauata, six cent trente, et Ua-Uka, quatre cent cinquante.

La grande famine qui affligea les Marquises et les autres îles du Pacifique, il y a plus d'un demi-siècle, en traînant à sa suite un nombreux cortège de maladies, a dû contribuer à diminuer notablement le nombre des habitants. Les vieillards ont conservé un souvenir terrible de cette époque désastreuse où l'on s'entre-dévorait par besoin.

Dans l'après-midi, nous allons rendre au résident sa visite du matin. Il possède une collection très-complète d'armes, de vêtements de guerre et d'ustensiles indigènes. La pièce la plus remarquable de la collection est une image en bois, grossièrement sculptée, du dieu *Tiki*, le plus en faveur dans les parties encore païennes de l'archipel (voy. p. 257). Elle représente, avec un art très-primitif, un homme monstrueux, ayant des yeux et une bouche énormes, les jambes fléchies, les coudes joints au corps. M. E... nous montre quelques échantillons de la même image, sculptée dans des morceaux d'une pierre rouge très-dure, de quelques



Vue générale du grand figuier. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

centimètres seulement de long. Il a aussi des colliers à plusieurs rangs en dents de marsouin, des hameçons en nacre de près d'un décimètre de longueur, etc. Cette collection est d'autant plus précieuse qu'il devient très-difficile, sinon impossible, d'en former de pareilles. Les indigènes, depuis l'arrivée des Européens, n'exercent plus leur industrie particulière. Ils préfèrent un fusil à leurs anciens casse-têtes; leurs grandes pirogues sont remplacées par des baleinières que l'on construit à Taio-Hae, ou qu'ils se procurent à bord des navires baleiniers qui fréquentent les baies.

Notre premier passage dans l'archipel fut très-court. Quelques mois plus tard, nous retournions à Taio-Hae, d'où nous partîmes pour faire une longue tournée dans les îles. Le récit des incidents de cette tournée fait l'objet des chapitres suivants. Mais auparavant il n'est peut-être pas inutile de résumer en quelques mots l'histoire de l'archipel.

Lorsque en 1842 le contre-amiral du Petit-Thouars prit possession des Marquises, l'attention publique fut vivement excitée en France par les récits qu'on faisait de ces terres nouvelles, habitées par une population extraordinaire, qui semblait n'avoir rien emprunté aux coutumes des navigateurs qui les avaient visitées, tandis que d'autres groupes du Pacifique, les îles de la Société et l'archipel des Sandwich, par exemple, offraient l'exemple de progrès rapides dans la voie de la civilisation. L'aspect des naturels, qui paraissent si horribles quand on n'y est pas habitué; la taciturnité de ces peuples, le peu de ressources offertes par ces îles, doivent être comptés au nombre des causes de l'abandon dans lequel elles sont restées si longtemps. Quelques baleiniers, presque tous américains, les fréquentaient seuls pour se ravitailler en bois à brûler et en eau; il y avait peu d'informations à tirer de leurs capitaines, qui s'inquiétaient beaucoup plus d'acheter à très-bon marché les denrées dont ils avaient besoin, que de s'occuper des mœurs des habitants et des produits naturels des

îles; et comme la conduite de beaucoup de ces navigateurs n'était pas toujours conforme aux règles de l'honnêteté, il en résultait souvent des rixes, des meurtres, qui contribuaient encore à augmenter la mauvaise réputation des indigènes.

Cependant, quand Alvaro Mendana de Neira découvrit les îles du sud-est de l'archipel, le 21 juillet 1595, et vint, à l'île Tauata qu'il appela *Santa-Cristina*, relâcher dans la baie à laquelle il donna le nom de port de *la Madre de Dios* (Vaitahu des indigènes), il n'eut qu'à se louer de l'accueil de la population.

Les Marquises restèrent ensuite oubliées jusqu'à Cook, qui les retrouva en 1774 et vint mouiller dans la même

baie de Vaitahu. Le navigateur anglais n'eut de même qu'à se louer des habitants: c'est un des rares endroits du Pacifique où il ne marqua pas son passage par du sang. Ce terrible capitaine, dont on a beaucoup vanté l'humanité, ne manquait jamais l'occasion de se servir des armes formidables dont il disposait, en vue sans doute de terrifier les naturels et de prévenir de plus grands malheurs.

En 1791, le capitaine américain Ingraham, qui commandait le *Hope*, de Boston, découvrit les îles du groupe nord-ouest, auxquelles il donna des noms. Il ne fit que précéder d'un mois le Français Étienne Marchand, qui commandait le brick le *Solide*, de Marseille, armé par la maison Baux, pour aller faire le commerce des pelleteries à la côte nord-ouest d'Amérique.

Marchand communiqua avec les habitants de Vaieo, qu'il nomma baie du Bon-Accueil, et prit possession, au nom de la France, le 22 juin 1791, de cette île et d'une autre plus grande qu'il avait aperçue au nord.

Au mois de mars 1792, le lieutenant Hergest, commandant le *Dædalus*, chargé de porter des approvisionnements à l'expédition anglaise commandée par Vancouver, aborda à Vaitahu. Il revint au commencement de février 1793, dans la baie de Taio-Hae, dont on avait conservé un excellent souvenir.



Tête d'un indigène de Hiva-Oa, baie Hanamenu (voy. p. 246).

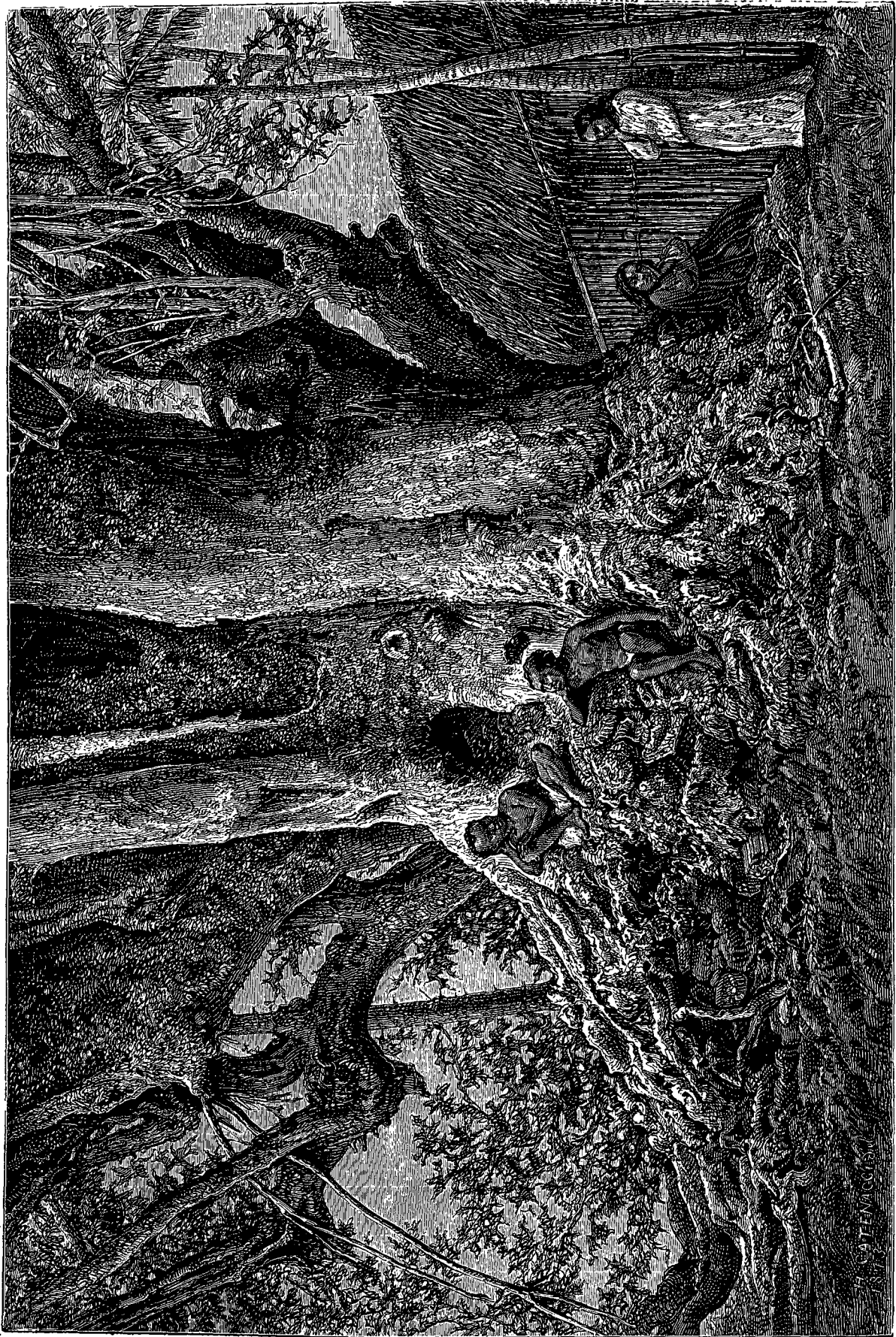


Main de la reine Vaekou (voy. p. 261).

Dessins de Mathieu, d'après des croquis faits sur nature.



Jambe d'un indigène de Nuku-Hiva (Baie de Taio-Hae). — Dessin de Mathieu, d'après un croquis fait sur nature.



L'a'oa (figuier des banyans) ou arbre de la reine (baie de Taïo-Hae, île de Nuku-Hiva, archipel des Marquises). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Quelques mois après, le pavillon américain se montra aussi devant ces îles : le capitaine Roberts, du navire de commerce le *Jefferson* séjourna pendant quatre mois dans le port de Vaitahu.

Il est à noter que Ingraham et Marchand, presque simultanément, en 1791, Hergest ensuite, puis Roberts, imposèrent des noms différents à ces îles, qui fort heureusement en ont de plus authentiques donnés par leurs habitants. Mais comme on n'est guère d'accord sur ces noms, et que chacun les orthographie à sa façon, il en résulte encore une certaine confusion.

A cette époque, ce point du globe commençait déjà à être fréquenté par les navires. Nous nous contentons de citer l'arrivée, en juin 1797, du navire le *Duff*, équipé aux frais de la Société des Missions de Londres, pour transporter trente missionnaires protestants dans les différents groupes de l'Océanie. Le *Duff* mouilla dans le port de Vaitahu, où il laissa le révérend William Pascoe Crook. Un Italien, déserteur d'un navire de commerce qui relâcha dans l'île peu de temps après le départ du *Duff*, souleva les indigènes contre ce missionnaire. Cet homme astucieux et perfide avait emporté avec lui un fusil, de la poudre et des balles. A l'aide de cette arme, il avait acquis une grande influence sur l'esprit des chefs qu'il excitait à combattre pour augmenter son crédit, et c'est sur sa proposition qu'une guerre atroce fut faite aux habitants de Hiva-Oa. Il fit ensuite attaquer une tribu située sur Tauata.

Aucun crime ne répugnait à ce misérable ; il n'avait qu'une seule appréhension, celle de voir ses plans déjoués par M. Crook. Il l'eût fait massacrer sans l'arrivée d'un faible bâtiment de cent tonneaux, la *Betsy*, sur lequel le missionnaire trouva un refuge.

M. Crook, après diverses tentatives pour s'établir à Ua-Pou et à Nuku-Hiva, se rendit à Sydney, où il vécut paisiblement.

Longtemps après, il aborda de nouveau aux Marquises. Il voulait renouveler ses tentatives sur l'esprit des indigènes. Il amenait avec lui quatre *teachers* ou maîtres tahitiens dévoués à la mission protestante, qui, plus au fait des habitudes et du langage des habitants, devaient en faciliter la conversion. Les espérances de ce missionnaire furent encore une fois déçues. Les *teachers*, qui s'étaient fixés sur l'île Tauata, revinrent dans leur pays où M. Crook les avait précédés.

En 1804, le navigateur russe Krusenstern fit un assez long séjour à Nuku-Hiva avec ses deux navires, la *Nadeshda* et la *Neva*. Il trouva dans cette île un Français et un Anglais qui se faisaient une guerre encore plus acharnée que leurs nations respectives.

En 1813, le commodore américain David Porter vint se réfugier à Taio-Hae avec ses deux bâtiments, l'*Essex* et l'*Essex-Junior*, et les prises qu'il avait faites sur les Anglais pendant sa croisière dans les mers du Sud. L'endroit lui parut convenable pour créer une sorte d'arsenal. Il prit possession de Nuku-Hiva au nom des États-Unis.

Le Congrès ne donna aucune suite à cette prise de possession. Le capitaine américain quitta Taio-Hae le 13 décembre pour reprendre sa croisière ; il y laissait une faible garnison : mais à la suite de divers incidents et de luttes avec leurs prisonniers anglais et les indigènes, les Américains durent abandonner leur établissement de Taio-Hae.

En 1835, Nuku-Hiva fut visitée par un Français, le baron Thierry, qui se proclama roi de l'île, et qui, pour marque de sa royauté passagère, laissa entre les mains d'un jeune sauvage, Vavanuha, la singulière pièce suivante, recueillie ensuite par le capitaine Jacquinet, lors du passage des corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*.

« Nous, Charles, baron de Thierry, chef souverain de la Nouvelle-Zélande, roi de l'île Nuku-Hiva, certifions avec plaisir que Vavanuha, chef de Portua(?), est l'ami des Européens, et qu'il s'est toujours conduit à notre égard avec décence et bienveillance. En conséquence de quoi, nous le recommandons aux bons soins de tous les navigateurs, qui peuvent demeurer ici en toute sécurité.

« Donné à Port-Charles (Taio-Hae), île Nuku-Hiva, le 23 juillet 1835.

« CHARLES, baron de Thierry.

« Par le roi,

« ED. FERGUS, colonel, aide de camp. »

Enfin, en 1842, le contre-amiral du Petit-Thouars prit possession des îles au nom de la France. Cette date marque le commencement d'une ère nouvelle pour ces terres.

Départ de Taio-Hae. — Ua-Uka ; la baie Invisible. — Hiva-Oa ; la baie Hanamenu. — *Le hakapahā*.

Notre première étape est l'île voisine de Ua-Pou, dont les sommets, terminés par des pics à formes bizarres, ressemblent, vus de la baie de Taio-Hae, à une suite de clochers.

Nous mouillons pendant quelques heures dans la baie d'Aneou, où nous recevons la visite d'un ministre protestant, probablement un simple *teacher*, insulaire des Sandwich ; il vient payer sa taxe personnelle. M. M..., qui est chargé du service des contributions directes, se trouve à bord très à propos pour lui donner quittance.

L'établissement principal des missionnaires catholiques est dans la baie Hakahau, située à la pointe est de l'île. Comme le mouillage y est médiocre, le commandant a préféré venir ici. Il n'y a à Aneou ni habitations, ni arbres à pain, ni cocotiers. Quelques arbustes, qui indiquent le cours d'un petit ruisseau, constituent toute la végétation de cette partie aride de l'île.

La baie voisine, dans l'ouest, est celle d'Hakahetau, où la mission a construit une chapelle. C'est dans cette baie, ou dans sa voisine Haákuti, que Marchand prit possession, au nom de la France, du groupe nord-ouest des Marquises, le 22 juin 1791.

Nos affaires sont bien vite terminées et nous re-
prenons le large pour la nuit.

Le lendemain matin, nous mouillons à la pointe sud-ouest de Ua-Uka, sous le vent de quelques îlots arides, qui nous abritent suffisamment de la houle. Le commandant et le résident vont visiter la baie Invisible (Vaitake des indigènes). Quelques officiers et moi, nous partons dans une baleinière pour nous rendre au même point. Nous longeons la côte élevée, formée de falaises noires à pic, au pied desquelles la houle vient se briser avec fracas, en soulevant un nuage de vapeur qui brille au soleil comme un voile transparent orné de pierres précieuses; les oiseaux de mer qui nichent dans le creux des rochers saluent notre passage par des cris épouvantablement désagréables. La baie Invisible est bien nommée, car il faut être très-près et en face de l'entrée pour reconnaître l'enfoncement qu'elle forme et voir la plage de sable qui est au fond. Un gros clapotis règne entre les hautes falaises qui forment l'ouverture de la baie, mais quelques coups d'aviron nous conduisent rapidement dans l'intérieur, où la mer est unie comme la surface d'un bassin tranquille. Nous venons échouer notre baleinière sur le sable de la plage, à côté de celle du commandant.

Ici, comme à Taio-Hae, une vallée pittoresque contraste, par sa riche verdure, avec l'aridité des murailles élevées de roches noires qui l'enserrent. Quelques cases assez bien construites, près de la plage, au milieu d'une espèce de plantation, limitée par un mur très-bas en pierres. Nous entrons dans l'une d'elles. Nous sommes reçus par un vieil Américain, probablement ancien déserteur d'un baleinier; il est presque aussi tatoué que les indigènes. Il réside ici depuis plus de vingt ans; il nous vend un casse-tête, en forme de pagaie, pour une somme assez ronde. J'ai toutes les peines du monde à comprendre ce qu'il n'a pas oublié de sa langue maternelle.

Nous remontons la vallée, en suivant les bords d'un ruisseau qui n'est plus qu'un mince filet d'eau au bout de quelques centaines de mètres; elle est presque déserte. Cette gorge se rétrécit beaucoup, sans que la pente s'élève; la végétation s'arrête presque subitement, et bientôt nous n'apercevons plus que des roches blanches dont l'éclat blesse la vue. Nous rencontrons trois ou quatre petites cases dont les habitants sont absents; il y règne une odeur aigre. Nous nous y arrêtons à peine, chassés que nous sommes par des myriades de grosses mouches. Nous revenons sur nos pas, accablés par un soleil ardent. Nos hommes, à l'exception d'un seul qui garde l'embarcation, sont allés visiter les habitations. En attendant leur retour, nous prenons un excellent bain de mer, qui nous repose un peu de la fatigue de notre excursion.

Nous repartons et, poussés par un vent favorable, nous regagnons le bord, non sans avoir éprouvé quelque inquiétude sur notre sécurité, à cause du grand nombre de personnes que contient la baleinière et de

l'état de la mer. Aussitôt après notre arrivée, on dérape.

Peu d'instants après, nous étions en route pour Hiva-Oa, l'île la plus grande et la plus peuplée de tout l'archipel.

Après une nuit passée à la mer, nous mouillons dans la baie Hanamenu, située près de la pointe ouest de l'île. La baie est séparée en deux anses par une grosse falaise de roches noires, qui, de loin, a l'apparence d'une énorme tour. Sur le sommet de cette falaise, nous distinguons quelques habitations. Les tribus qui vivent dans les environs de la baie sont en guerre; le commandant est chargé de les réconcilier et de rétablir l'ordre.

Quelques Kanaques descendent du sommet de la falaise. J'admire leur souplesse et leur agilité pendant cette périlleuse descente sur des roches à pic. Des baleinières et des pirogues amènent à bord les chefs des tribus hostiles; le commandant leur adresse une sévère admonestation que traduit l'interprète officiel, le chef *mutoi* de Taio-Hae. Les ennemis finissent par se réconcilier et reçoivent avec plaisir quelques cadeaux que leur fait notre commandant de la part du gouvernement français.

Pendant que s'opérait ce rapprochement, quelques indigènes visitaient le bâtiment en compagnie de leurs femmes. M. M... et un officier du bord, qui étaient venus dans la baie quelques mois avant, connaissent ces visiteurs, qu'ils conduisent au carré. Les plus jeunes de ces femmes sont fort jolies. Elles sont gracieusement potelées; leur tournure est ramassée et courte; l'embonpoint n'a chez elles rien d'exagéré; leur cou se rattache parfaitement avec la courbe gracieuse de leurs épaules; le développement de leur poitrine se renferme dans des limites parfaites; leur taille, toujours libre, est un peu épaisse, sans avoir cependant rien de choquant. Elles sont habituées à voir des Européens, la baie étant très-fréquentée par les baleiniers. Leur goût pour le tabac est réellement incroyable; l'une d'elles tire sa pipe et nous demande du *tapaka*. La plupart de ces femmes ont le corps teint en jaune avec l'*eka-moa*, dont les principaux ingrédients sont l'huile de coco et la racine d'une espèce de curcuma. Ce barbouillage a pour but, tout en garantissant un peu des moustiques, d'adoucir et de blanchir la peau.

La conférence, qui avait eu lieu sur le pont, étant terminée, tout ces gens s'entassent dans les embarcations; ils reviennent à terre enchantés de leur visite.

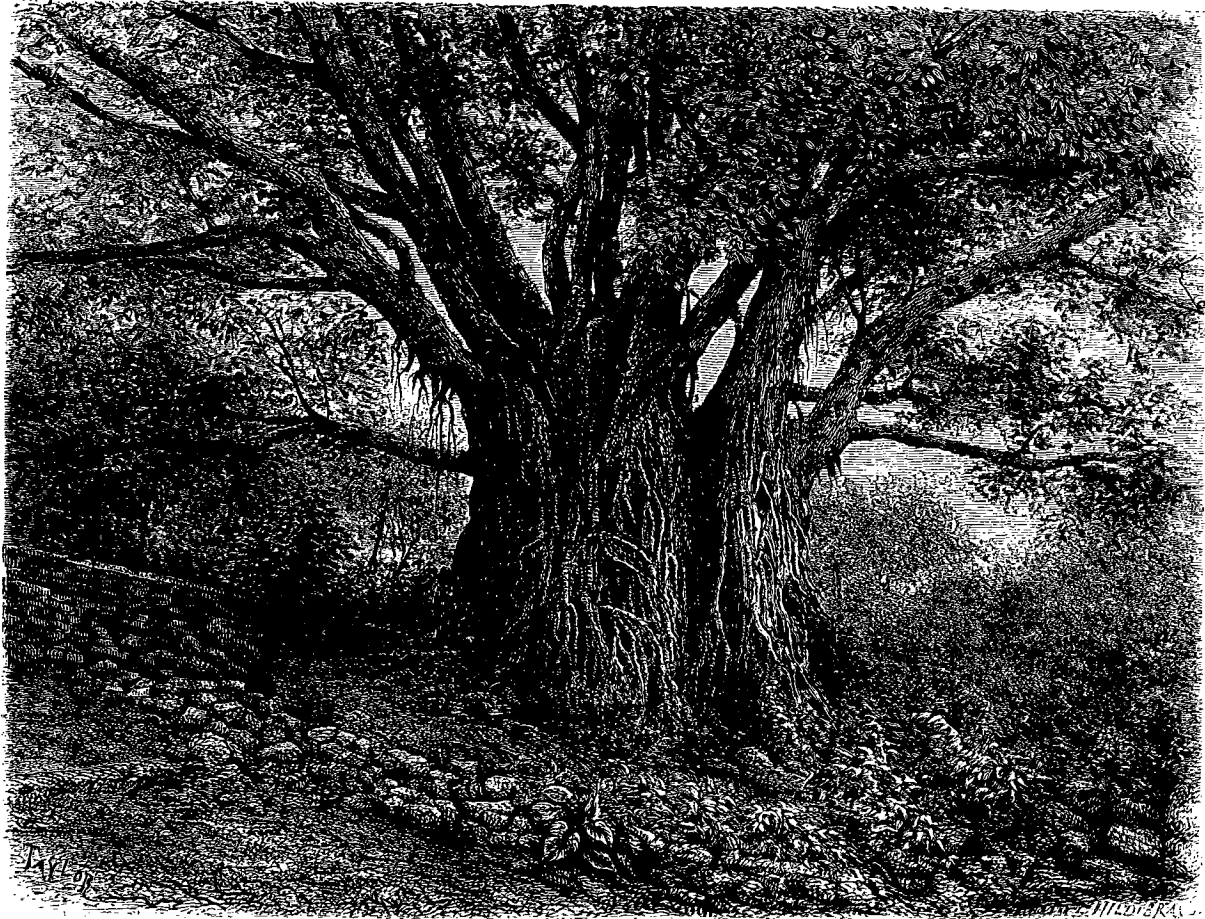
Les habitants de l'archipel ont appris des Européens à extraire de l'eau-de-vie de l'enveloppe florale du cocotier. Ils s'enivrent fréquemment et dans cet état leur fureur n'a plus de bornes.

Mes camarades, qui sont allés se promener à terre, reviennent fort contents de leur excursion; ils ont pris une douche délicieuse dans la cascade du ruisseau qui arrose la vallée. Ils me racontent qu'ils ont vu un cadavre, préparé suivant la coutume du pays, exposé

sous un toit supporté par quatre poteaux. Cette espèce d'embaumement, appelé *hakapahaá*, dont sont ordinairement chargées les femmes, consiste à frotter le corps avec de l'huile de coco. Le cadavre (*tupapako*) est placé dans un grand plat, les bras appuyés sur une barre horizontale. Au bout de quelques jours, un liquide purulent coule du corps, sur lequel les vers se promènent. Les femmes chargées de cette horrible besogne ne peuvent pas se laver les mains pour manger; elles prennent leur repas à côté du cadavre et

on en voit qui trempent leur *pōpoi* dans le liquide qui en découle. L'odeur repoussante qui s'en exhale n'empêche pas les habitants de se livrer à leurs occupations; on rit, on cause, on mange comme d'habitude. C'est un véritable empoisonnement miasmatique. Presque toujours ceux qui ont travaillé au *hakapahaá* sont très-malades; beaucoup en meurent.

Les stoïciens les mieux trempés pourraient prendre des leçons des habitants de ce petit archipel. Les naturels des Marquises sont, en effet, d'une indifférence



L'arbre des Sœurs, à Taio-Hae. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

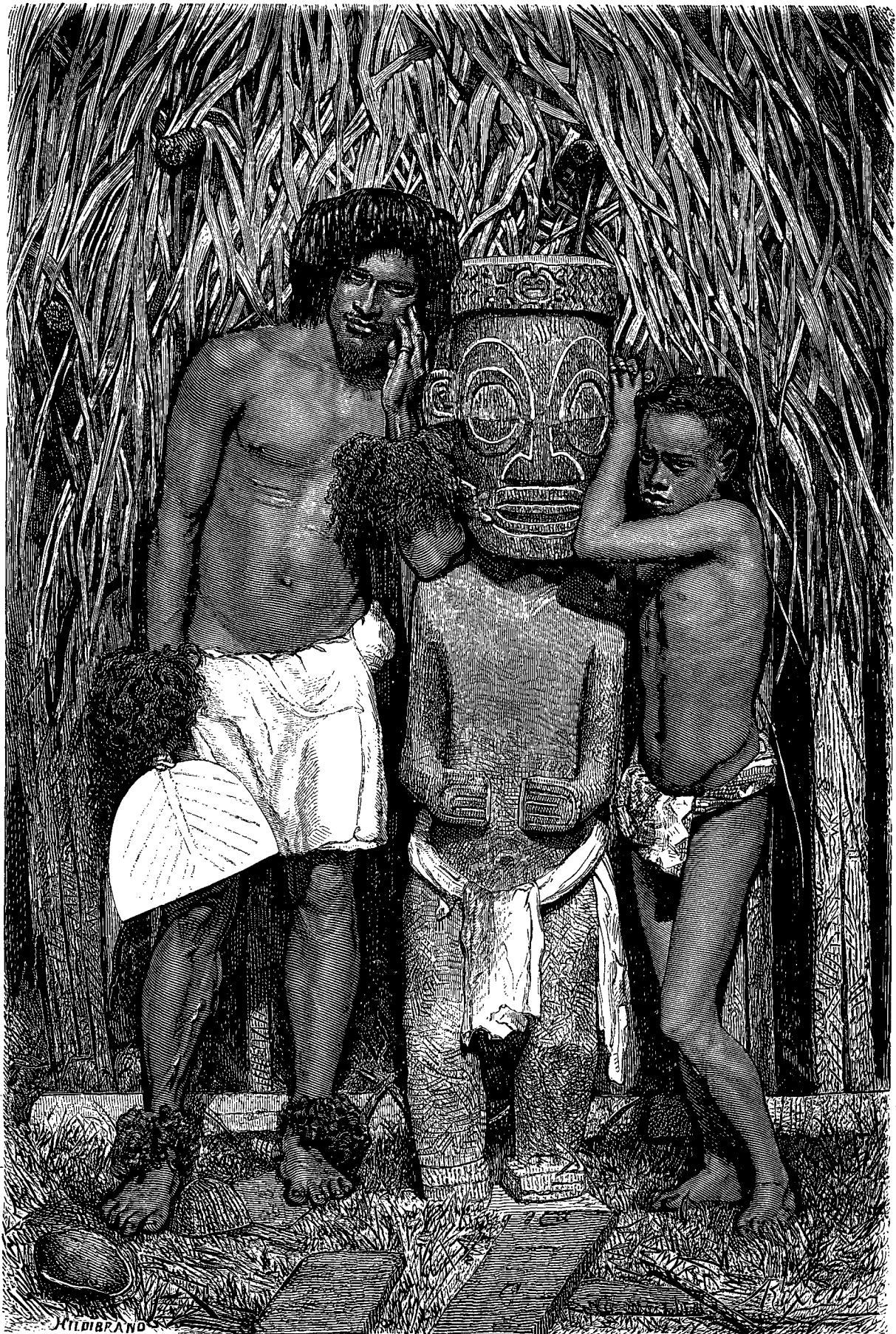
incroyable à l'endroit de la mort, quand elle vient naturellement à la suite de ma'adie; mais ils redoutent la mort violente, surtout celle qui pourrait les atteindre à la guerre, peut-être par un sentiment instinctif de déshonneur.

Lorsqu'un indigène est gravement malade, on dispose son cercueil, espèce de pirogue, qu'on creuse devant lui. S'il guérit, le cercueil est gardé pour une autre occasion; une fois fait, il faut qu'il serve à l'individu pour lequel il a été préparé.

Nos affaires sont terminées; l'ancre est dérapée et nous sortons de la baie pour aller mouiller à Vaitahu. Nous contournons le cap élevé et à pic qui termine Hiva-Oa dans l'ouest; quelques rafales furieuses nous y assaillent. Cette partie de l'île, appelée Terre déserte (*Henua ataha*), contient les sommets les plus élevés de Hiva-Oa.

A. PAIHÉS,
Enseigne de vaisseau.

(La fin à la prochaine livraison.)

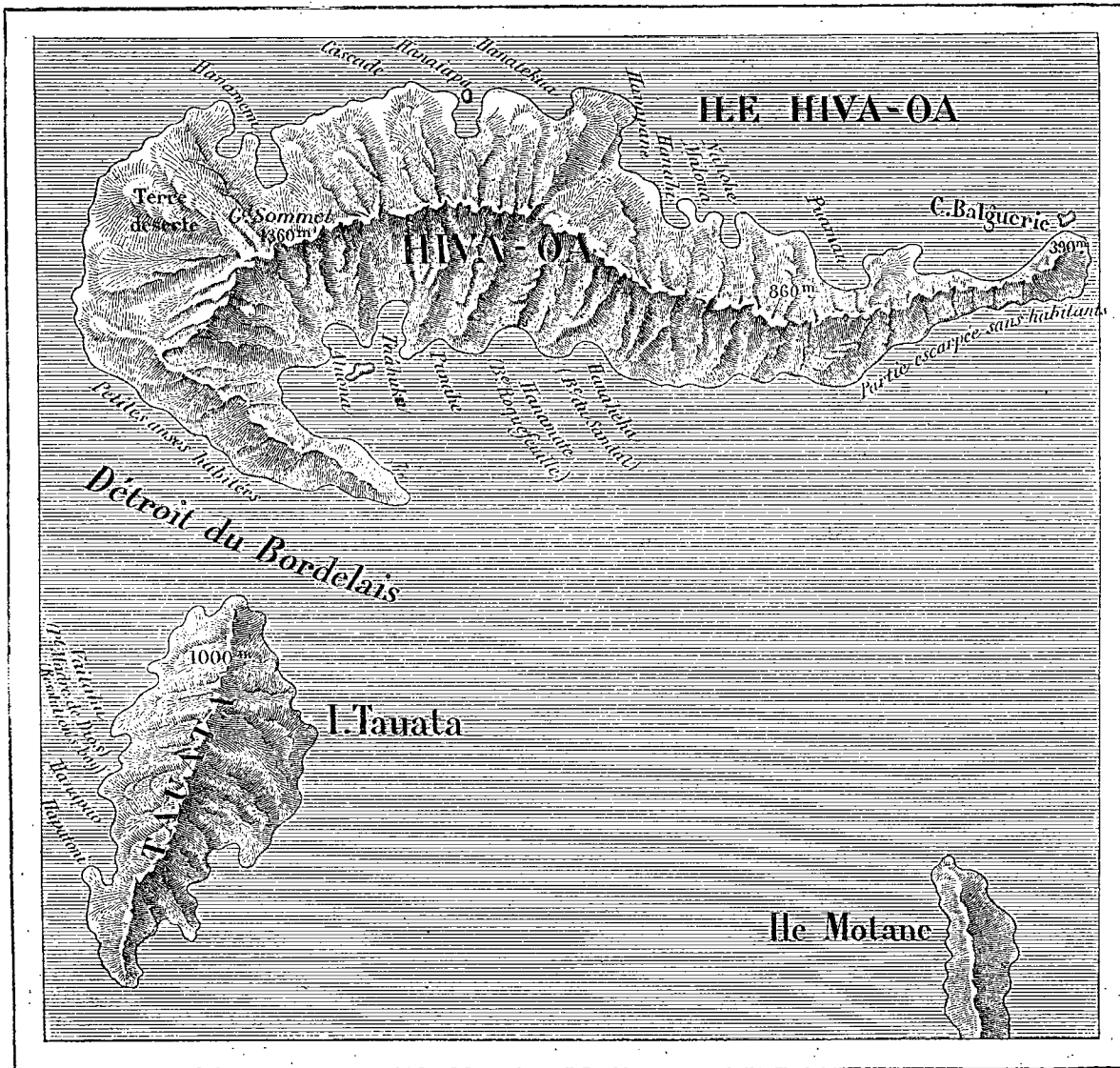


Indigènes et idole des Marquises (voy. p. 250). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.
XXIX. — 746° LIV.

les jambes et se termine derrière par un bout flottant avec des nœuds. Mais aujourd'hui ils ont mis leurs vêtements de cérémonie, non pas ceux qu'ils fabriquent eux-mêmes pour leurs grandes fêtes, mais les détroques européennes qu'ils ont pu se procurer ou les costumes légers adoptés à Tahiti.

Les Marquésans, comme presque tous les indigènes de la Polynésie centrale, ont les cheveux lisses; ils les portent retroussés avec une bandelette d'étoffe, de manière à former une touffe ou une petite corne de

chaque côté de la tête; leur front est fuyant; leurs yeux noirs pleins d'expression. Les hommes ont la figure plus régulière que les femmes; leurs traits sont plus modelés, et, lorsqu'on est habitué à leurs tatouages, on reconnaît parfois de fort beaux garçons sous ce bizarre ornement. Presque tous se rasent la figure et une partie de la tête; dans les parties de l'archipel où les rasoirs n'ont pas pénétré, on se sert d'une dent de requin, emmanchée d'un couteau ou d'un morceau de verre. Les vieillards laissent pousser leur



Grave par Erhard.

barbe; le plus souvent c'est une spéculation, la barbe blanche se vendant fort cher pour faire des ornements.

M. Jouan, qui a occupé pendant plusieurs années le poste de résident dans l'archipel¹, a connu un vieux

a même manière. Les plus beaux échantillons de cette étoffe que nous ayons vus sont ceux de l'île Futuna, où l'une des faces de la *tapa* est ornée de dessins d'un fort joli effet; elle y est connue sous le nom de *siapo*.

1. M. Jouan, actuellement capitaine de vaisseau, a écrit un mémoire qui me paraît être ce qu'on a publié de plus précis et de plus

Français qui était logé et nourri par un chef, en échange des produits de sa barbe, mise en coupe réglée.

Quelques indigènes portent d'un côté de la tête leurs cheveux tressés, entremêlés de dents de marsouin ou de verroteries. C'est le signe qu'ils ont une vengeance à satisfaire, un ennemi à tuer; véritables *vendette* ces vengeances sont héréditaires. En général,

détaillé sur les mœurs, les coutumes et l'état social des habitants de l'archipel. J'ai emprunté à ce remarquable travail les renseignements que je n'ai pu obtenir moi-même.

ils vont la tête nue; quelquefois aussi ils portent une coiffure en forme de cornet, faite avec une feuille de latanier.

Un sentier que je prends en compagnie de M. M..., nous conduit dans la montagne, où se trouve la tombe du capitaine de corvette Halley, premier commandant du poste de Vaitahu, tué, avec le lieutenant de vaisseau Lafont-Ladébat, en défendant bravement notre établissement contre une attaque des indigènes.

De l'endroit où nous sommes, nous distinguons tous les détails de la baie, dont le coup d'œil est assez animé par le mouvement de nos embarcations, qui vont faire de l'eau, et des pirogues des indigènes.

Nous revenons sur nos pas pour faire une nouvelle

halte devant la maison de la mission catholique, d'où s'élèvent des chants en langue indigène qui me rappellent nos cantiques. J'aperçois notre commandant dans l'intérieur de la maison; il a été invité à présider la distribution des prix de l'école dirigée par le missionnaire français. Les chants terminés, nous nous remettons en route.

Je passe devant les ruines de l'ancienne caserne dont les murs portent encore les traces des balles des insulaires.

Je visite ensuite quelques cases assez propres. On n'est pas indiscret en entrant dans une maison sans y avoir été invité. Les meubles sont peu nombreux dans ces cases; on y voit, suspendus au toit, les grands



Le jeune roi de Vaitahu et sa femme. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

paquets de *tapa* qui renferment les parures de cérémonie; de grands paniers où l'on met les diadèmes en plumes de coq; des chandelles, si l'on peut s'exprimer ainsi, faites avec des noix d'*aleurites triloba*, enfilées sur une nervure de feuille de cocotier. Des instruments de pêche, des armes, des vases en bois de différentes grandeurs, des hachots, des bouteilles et d'autres ustensiles d'Europe, complètent l'ameublement.

Je rentre à bord un peu fatigué de ma course dans la montagne.

Le commandant, qui avait l'intention de visiter Fatu-Hiva, île la plus sud de tout l'archipel, est obligé de renoncer à ce projet. Les ports de cette île sont peu commodes pour un bâtiment de la taille du

Vaudreuil. Je regrette beaucoup de manquer cette dernière étape. La position excentrique de l'île et le peu de renseignements qu'on possède sur ces mouillages, Omoa et Hanavave, situés tous les deux sur la côte ouest, sont cause que les bâtiments de guerre y vont rarement. Les habitants sont malheureusement sous l'influence de quelques déserteurs de navires baleiniers, gens de sac et de corde, les mauvais génies de la population.

Nous revenons à Hiva-Oa, où nous mouillons cette fois devant l'anse de Taáhuku. La mission catholique est à Atuona, dans l'ouest de Taáhuku.

Les indigènes de cette partie de l'île sont très-turbulents. Leurs mœurs sauvages, quand ils sont excités par l'eau-de-vie de coco et les spiritueux que

leur vendent les caboteurs ou qu'ils se procurent à bord des baleiniers, sont la cause de fréquents désordres.

Le lendemain matin, nous étions de nouveau à Taio-Hae.

M. M... m'invite à déjeuner avec lui. Il me montre un oiseau nommé par les indigènes *upe* (*serresius galeatus*) qui habite la partie occidentale de Nuku-Hiva, appelée, comme à Hiva-Oa, Terre déserte (*Henua ataha*). C'est une espèce assez rare de pigeon, gros comme une petite poule; son plumage est verdâtre; c'est un mets fort délicat.

M. M... a fait plusieurs excursions intéressantes dans l'île. Il a traversé cette Terre déserte, grand pla-

teau aride, où l'on rencontre de temps à autre de petits lacs.

On y trouve une grande quantité de chèvres, qui proviennent de celles que Porter avait laissées à Nuku-Hiva, en 1813. Elles se sont prodigieusement multipliées, grâce à la redoutable interdiction du *tabu* ou *tabu*, qui avait été mise sur ces animaux.

Après le déjeuner, je vais faire mes adieux à mes amis de la vallée. Il me restait à voir la reine de l'île, qui habite une case très-convenable dans l'ouest de la baie. Cette habitation est entourée de grands arbres dominés par les touffes gracieuses de quelques superbes cocotiers. M. M..., qui connaît la reine, me propose de me servir d'introduit. C'est une femme d'un



Le père et la mère du roi de Vaitahu. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

certain âge, à la figure douce et agréable. Elle nous reçoit très-bien et fait ouvrir des cocos frais pour nous désaltérer. Sa main droite est une merveille de tatouage (voy. p. 252). Je lui demande à l'examiner; elle y consent avec beaucoup de complaisance. Le nom de la reine est Vaekeu; c'est la veuve de Te-Moana, qui s'était converti au christianisme en 1853. Vaekeu est, sans contredit, la plus fervente des indigènes converties au catholicisme. Elle est affligée d'une surdité presque complète. On continue à lui payer une partie de la pension que le gouvernement faisait à son mari. Ce dernier, très-turbulent dans sa jeunesse, avait été obligé, à la suite d'une sorte de rébellion, de se réfugier sur un navire anglais, qui le conduisit à Londres. Te-Moana n'aimait pas qu'on lui parlât de

ce voyage, pendant lequel il avait eu à supporter des traitements qui n'allaient pas à sa qualité de chef. A Londres, on l'avait montré pour de l'argent.

Le climat des Marquises, quoique chaud et humide, passe pour être très-sain. Les alternatives de la saison sèche et de la saison pluvieuse n'y sont pas toujours bien tranchées. Il pleut à torrents pendant les mois de mai, de juin et de juillet. En novembre et en décembre, la sécheresse extrême arrête la végétation. Certaines années sont marquées par des sécheresses terribles : les rivières manquent d'eau, les fruits à pain ne parviennent pas à leur maturité. On a alors à craindre des disettes désastreuses, si les indigènes n'ont pas fait de grandes provisions de *popoi*.

Les Marquésans sont peu loquaces. Quand ils par-

lent, c'est avec une voix de basse-taille formidable, en scandant fortement les syllabes de leur âpre langage. Les femmes et les enfants ont pareillement la voix très-forte. La langue des Marquises, un des plus rudes dialectes polynésiens, renferme beaucoup de *k* et d'aspirations nasales. Elle est moins dure dans le groupe du sud-est, où le *k* se change en *n*, les *h* fortement aspirés en *f*; on y remarque aussi quelques différences d'une tribu à l'autre, dans la même île.

Nous n'avons pas eu l'occasion, pendant notre séjour aux Marquises, d'assister aux grandes fêtes que célèbrent les naturels en certaines occasions; mais on ne saurait en donner une meilleure description que celle que nous trouvons dans le mémoire de M. Jouan.

« Sous un climat aussi chaud, dit-il, il n'est pas étonnant que les indigènes soient naturellement enclins à la paresse, surtout si l'on considère que la nature pourvoit à leur subsistance, sans qu'ils soient obligés à aucun travail. Naturellement taciturnes, l'attrait du plaisir et quelquefois l'amour-propre mis en jeu peuvent seuls les faire sortir de leur apathie. Quelquefois, une tribu travaille pendant trois ou quatre ans pour préparer une fête, soit à cause de la mort d'un chef, soit à cause du premier tatouage d'un jeune homme de haut rang, soit pour inaugurer un ouvrage d'utilité publique, une pirogue, un filet, une maison.

« Le vieil usage de « pendre la crémaillère » est rigoureusement observé aux Marquises. On donne une fête, une *koika*, à laquelle sont invitées les tribus amies. Des cochons cuits au four tout entiers, des bananes, du poisson, tout ce qui compose l'*i-nai* de la *popoi*, sont préparés d'avance et portés en cérémonie, avec force hurlements, à la place publique, la veille du jour qui a été calculé par les sages de la tribu pour la fête, ordinairement celui qui suit le premier quartier de la lune. Pendant toute la nuit, on dort peu; les hommes valides restent à chanter et à prendre le *kava* dans les cases qui avoisinent la place, tandis que, dans les autres, les femmes et les enfants disposent leurs costumes pour la cérémonie. Les enfants jouent un très-grand rôle dans les *koika*. Plusieurs jours, souvent un mois avant la fête, on les barbouille avec le suc de certaines plantes pour leur blanchir la peau, et, quand ils se sont bien baignés et lavés, on les habille. Quelques-uns ont plus de cent mètres de *tapa* roulés autour du corps, faisant une sorte de jupon. Leur coiffure se compose d'un diadème en plumes de tourterelle ou de perruche, surmonté d'un vrai bonnet à poil en barbe blanche. Le derrière de la tête est caché par une pièce de *tapa*, faisant une sorte de cocarde d'un mètre de large; leurs chevilles disparaissent sous des touffes de cheveux.

« Au petit jour, les tambours se font entendre sur la place publique et leur bruit est accompagné de hurlements terribles. Les invités débouchent dans la place par toutes les issues; les femmes se placent sur les

*paepae*¹ latéraux, pendant que les hommes se réunissent en cercle pour chanter les exploits et les alliances de la tribu, avec accompagnement de tambour, en frappant leurs mains l'une contre l'autre ou la main droite sur le coude gauche, quelquefois tellement fort qu'on voit des gouttelettes de sang arriver à la peau. Ces chants, ces gesticulations sont ce qu'on appelle la *ulaula*. Le chant est un récitatif monotone, quelquefois interrompu par un hurlement, qui fait venir à l'idée les impressions des premiers navigateurs qui ont visité ces peuples anthropophages; joignez à cela l'air féroce des acteurs, dont quelques-uns portent à la ceinture des crânes humains remplis de petites pierres, qui font, lorsqu'ils gesticulent, une horrible musique, et l'on comprendra qu'il y ait là de quoi donner la chair de poule.

« Au même moment, les enfants arrivent, portés chacun sur les épaules d'un homme vigoureux et escortés de jeunes filles, qui tiennent les bouts des longues pièces de *tapa* qui les enveloppent. On étend par terre des nattes toutes neuves, sur lesquelles ces pauvres petits, suant à grosses gouttes avec leurs somptueux costumes, sautent en mesure, en étendant les bras comme des joueurs de castagnettes, comparaison rendue plus juste encore par les espèces de pinceaux en plumes et en barbe blanche qu'ils ont attachés aux doigts.

« Plus loin, sur un *paepae* particulier, sont des musiciens, ordinairement des vieillards, qui soufflent sans aucune mesure dans une conque faite avec une grosse coquille. À côté d'eux, on voit des jeunes gens, les lions de la fête, qui ont le privilège d'exciter les éclats de rire des femmes qui les entourent. Ce sont les *nave nave*, qu'on peut traduire par les *graciosos* des Espagnols; leur costume est à peu près le même que celui des enfants, et on ne leur épargne pas plus qu'à ceux-ci de continuelles et abondantes onctions d'huile de coco. Quelquefois, la fête est caractérisée par les danses de femmes nues. Ce que nous en avons vu est repoussant: des matrones vieilles et laides, ayant pour tout vêtement une ceinture de *tapa*, depuis l'estomac jusqu'au-dessus du nombril, sautent en cadence en tenant les genoux serrés. On détourne bien vite les yeux avec dégoût.

« Tel est le public de la *koika*. L'aspect de cette foule est bizarre; l'entrée des différentes tribus dans la place publique, au moment où elles apparaissent sous le feuillage sombre des grands arbres qui ombragent toujours ces lieux, les costumes imposants des hommes, l'élégance des femmes, tout cela produit un tableau d'un effet saisissant. Mais on est bien vite assourdi par les sauvages hurlements des acteurs. Cependant les spectateurs ne se lassent pas. À part quelques saillies, quelques plaisanteries, qui excitent le rire de temps en temps, tout se passe gravement. On

1. Le *paepae* est une plate-forme quadrangulaire assez élevée, construite avec de grosses pierres. La partie supérieure de cette plate-forme est presque lisse.

ne dirait pas que ces gens-là s'amuse le moins du monde et qu'ils ont travaillé pendant des années pour arriver à si peu de plaisir.

« Une sorte d'autel, orné de feuillage et de statues grossières, dont l'une représente un homme assis, l'autre un énorme lézard, a été dressé d'avance sur un des côtés de la place publique. Souvent, on met là les crânes des ennemis tués à la guerre.

« Après quelques cérémonies religieuses dont nous nous abstenons de parler, n'ayant pas été à même de les voir convenablement, une sorte de héraut annonce au public que c'est la *koika* de telle tribu, de tel chef, qu'il y a des cochons, de la *popoi*, etc.; puis on commence la distribution des vivres aux invités. Ceux qui donnent la fête ne mangent pas et même n'ont pas l'air d'y prendre part. Les invités emportent chez eux ce qu'ils n'ont pas mangé. Après la distribution, les chants et les hurlements recommencent de plus belle, jusque vers une heure de l'après-midi, heure à laquelle il faut faire la sieste, quoi qu'il arrive; après quoi, on reprend la fête, qui dure ordinairement trois jours et trois nuits. Pendant ce temps, le *kava* et surtout les boissons spiritueuses (*namu*), si l'on a pu s'en procurer, ne sont pas épargnés; l'orgie est complète et poussée à ses dernières limites.

« Une des grandes raisons de la longueur des préparatifs d'une *koika*, c'est sans doute le *tapu*, auquel est soumise la tribu. Elle ne peut faire la guerre pendant ce temps; mais, d'un autre côté, elle est à l'abri des hostilités. Pendant le temps de la *koika*, il n'est pas permis, sous peine de félonie, de se livrer à un acte hostile contre ceux qui y assistent; la *koika* ne vaudrait rien, le but religieux qu'elle se propose ne serait pas atteint. Cependant ces conditions sont quelquefois mises de côté; ainsi la guerre qui a surgi dans toute l'île de Ua-Uka, en 1856, a eu pour cause une agression perfide au détriment des invités à une fête, de la part de ceux qui la donnaient. Là où notre influence ne s'étend pas, hors de Nuku-Hiva, les *koika* sont, dans certains cas, accompagnés de sacrifices humains que notre présence empêche dans cette île. On y remplace les victimes humaines par des tortues de mer, des chiens et des porcs.

« Les naturels ne sont, en dehors de ces fêtes, ni démonstratifs ni causeurs. Après vous avoir dit : *Kao-ha!* (bonjour) et vous avoir demandé d'où vous venez, où vous allez, la conversation est à peu près finie. Au premier abord, ils sont défiants comme tous les sauvages; mais quand ils connaissent mieux les personnes qui viennent à eux, cette défiance diminue beaucoup. Ils sont très-hospitaliers; c'est une race douce et bonne, mais *négative*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il ne faut pas chercher chez eux les sentiments si communs chez les peuples civilisés que nous les croyons innés partout. Ces *enfants de la nature*, tant préconisés par la philosophie du siècle dernier, sont d'une nullité morale désolante. L'amour, l'amitié, les liens de la famille, les sentiments, les affections de

l'âme en un mot n'existent pas chez eux. La mort du père n'afflige en rien ses fils; la mère voit avec indifférence mourir son enfant, qui du reste est le plus souvent livré à des mains étrangères, au moment de sa naissance. Jamais, chez ces gens, l'ami n'accueille son ami par des caresses, des démonstrations quelconques; les besoins physiques les portent seuls à s'associer; à agir de concert.

« A peine une femme est-elle enceinte, que c'est à qui adoptera son enfant. Très-rarement celui-ci est élevé par ses parents; aussi la famille, comme nous l'entendons, n'existe pas. Cette manière d'agir, provoquée sans doute par le besoin de se créer des alliances avec d'autres familles et d'autres tribus, cause dans les parentés une confusion très-difficile à débrouiller. Outre ces adoptions d'enfants nouveau-nés, il y a des adoptions entre gens de tout âge, de tout sexe; rien de plus commun que de voir un enfant s'appeler le père ou le grand-père d'un vieillard. Les neveux sont considérés comme les enfants réels ou d'adoption de l'oncle ou de la tante.

« Les désignations sont les mêmes dans le langage entre les cousins qu'entre les frères. Le mari appelle sa belle-sœur *vehine* (femme, épouse), à cause d'un vieil usage qui semble lui donner des droits sur elle, en l'absence de sa propre femme.

« Une coutume qui tient des parentés d'adoption consiste dans les changements de nom avec un ami, ce qui crée une amitié beaucoup plus forte. L'ami ordinaire (*ehoa*) n'a guère droit qu'à de simples égards de politesse, tandis qu'on ne peut rien refuser à son *ihoa* (*inoa* dans le groupe du sud-est), qui signifie nom. Cet usage a également pour but de s'assurer des protections, des alliances, à la guerre, en voyage, etc.

« Le mariage est une convention mutuelle entre l'homme et la femme; on se sépare comme on s'est engagé. La naissance des enfants n'est accompagnée d'aucune cérémonie; à peine l'enfant est-il né qu'on le baigne dans l'eau froide; pendant qu'on fait manger à la mère une écuelle de *popoi* chauffée avec des cailloux rouges. Le nourrisson est mis tout de suite au régime de la *popoi*, ce qui permet de le sevrer de très-bonne heure. Nous ne croyons pas qu'en aucun lieu de la terre, les enfants soient plus heureux qu'aux îles Marquises; ils font absolument tout ce qu'ils veulent; aussi on ne les entend guère pleurer.

« La polygamie est fort rare; quelques chefs ont seulement plusieurs femmes, mais il est assez commun de voir des femmes vivre avec deux maris en parfaite intelligence.

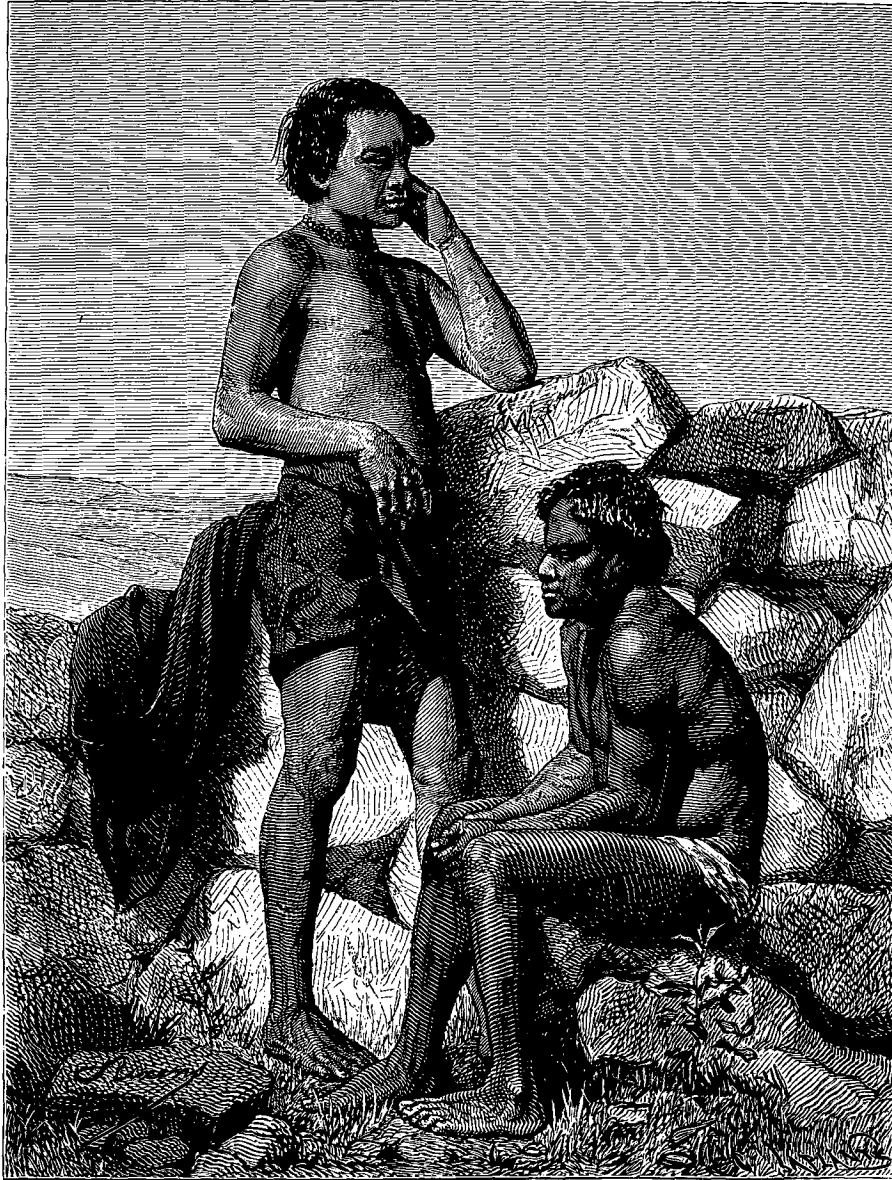
« On a accusé les habitants des Marquises de cruautés atroces; plusieurs faits sembleraient prouver cette assertion; mais, il faut l'avouer, la plupart du temps ils ne faisaient que prendre leur revanche. Combien de naturels ont été volés, enlevés sans scrupule par des baleiniers dont l'équipage n'était pas au complet! Combien de fois les navigateurs n'ont-ils pas agi avec

une mauvaise foi insigne dans les transactions avec eux ! Par suite, les premiers blancs qui tombaient sous la main de la tribu payaient pour les autres. Nous pourrions citer cent exemples où les torts originaires ne venaient pas des naturels, mais bien de gens qui se prétendent civilisés.

« A Taio-Hae, où nous avons toujours eu un pied-

à-terre depuis 1842, les naturels ont considérablement modifié leurs mœurs ; ce sont les meilleures gens du monde. Dans les endroits que ne fréquentent pas les navires, ils sont plus défiant, plus sauvages, et il est toujours bon de s'y tenir sur ses gardes.

« Une des grandes causes de l'amitié que les habitants ont pour nous, c'est que nous assurons à peu



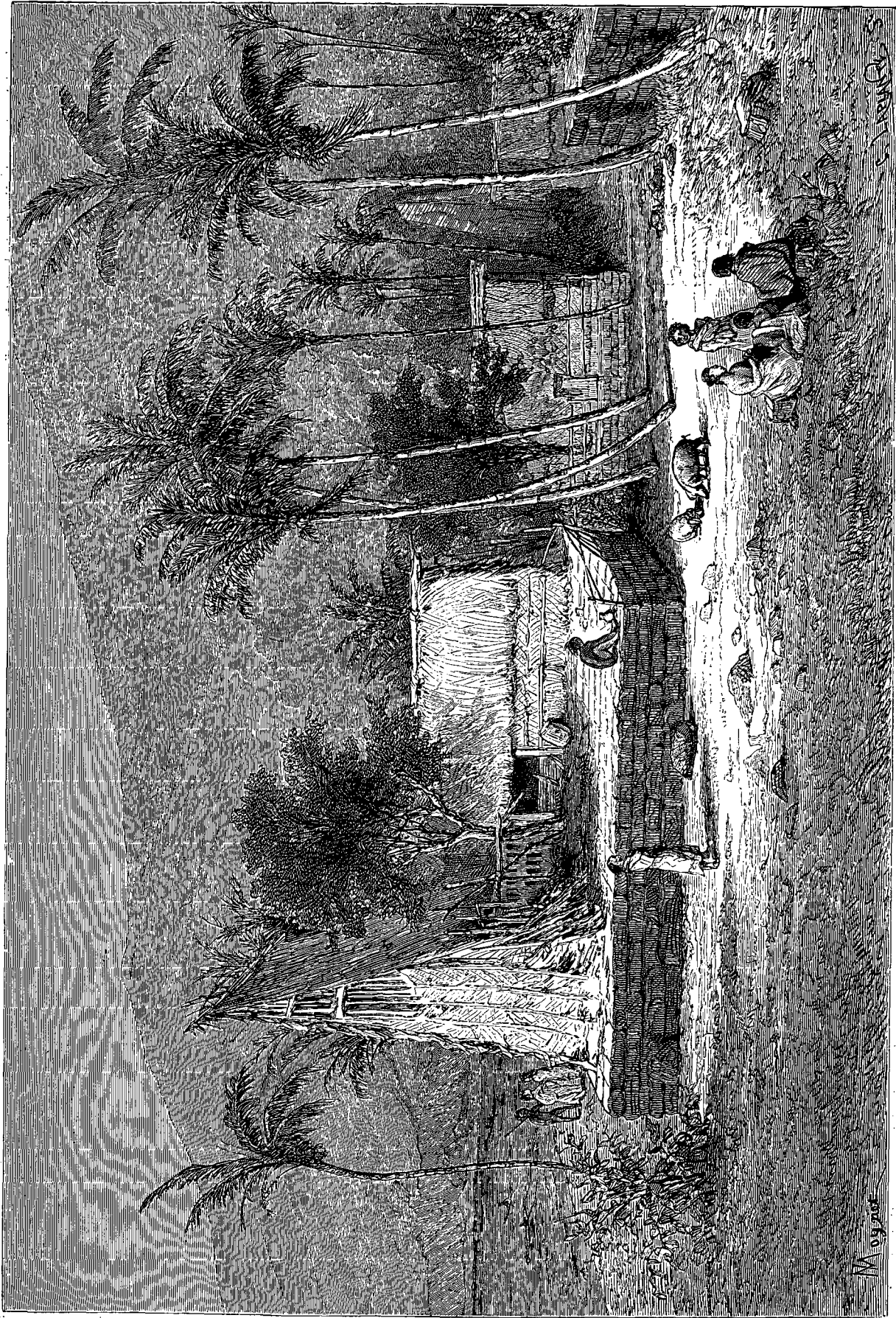
Naturels de Vaitahu. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

près la paix dans toute l'île. On peut dire que les sacrifices humains et le cannibalisme n'y existent plus ; les hommes âgés qui ont participé à ces horribles festins s'en défendent tant qu'ils peuvent, mais peut-être les vieilles coutumes reviendraient-elles à la mode si nous nous en allions tout à fait.

« Dans les autres îles, l'anthropophagie et les sacrifices humains existent toujours, quoique dans des

circonstances beaucoup plus rares qu'on ne l'a dit.

« On mange les prisonniers peu nombreux et les ennemis tués, *par bravade plutôt que par goût* ; nous tenons ce fait des naturels eux-mêmes et beaucoup d'entre-eux se défendent d'avoir jamais pris leur part d'un pareil festin. Les récits que les habitants des différentes îles font les uns des autres ont beaucoup contribué à la mauvaise réputation qu'on leur a faite. »



Végétation et cases. — Dessin de J. Moynet, d'après l'album de M. Max Radiguel.

II

L'ARCHIPEL DES TUAMOTU. — LES ÎLES GAMBIER.

L'île Anaa. — Le village de Tuahora. — Cases. — Danses indigènes. — Fabrication de l'huile de coco. — Naufragés de l'île Anuanuraro. — Hao. — Amanu. — Akiaki. — Vahitahi. — Marutea. — L'archipel Mangareva ou des Gambier. — Kauehi. — Fakarava. — Pêche des huîtres perlières. — Rairoa.

Le 15 janvier 1873, à dix heures quarante minutes du matin, le *Vaudreuil* sortait de la rade de Papeete (île Tahiti). À peine la passe était-elle franchie, que les feux étaient éteints et la voilure établie. Notre première étape devait être l'île d'Anaa, point le plus important des Tuamotu.

Les vents qui soufflent généralement de l'est dans les îles ne nous permettaient pas de faire route directe. Sans cela, nous eussions franchi en moins de

deux jours la distance d'environ quatre-vingts lieues marines qui sépare Anaa de Papeete.

Quelques heures après notre départ, nous aperçûmes les îlots Tetiaroa, situés à vingt-cinq milles au nord de la pointe Vénus; ces récifs de corail, qui appartiennent à la reine Pomaré, sont couverts de superbes cocotiers.

Le 17, dans la matinée, nos bordées nous conduisaient en vue de l'îlot Meetia, qui fait partie d'un des districts de Tahiti, celui de Tautira. Cette terre élevée, située à environ vingt lieues marines de la pointe sud-est de Tahiti, est un excellent point de reconnaissance pour les navires qui veulent entrer à Papeete et pour les caboteurs. Une petite population l'habite. La veille, dans la soirée, nous avions viré de bord à sept ou huit milles dans l'ouest de l'île Makatea, terre assez élevée, sans lac intérieur, habitée par une



Anthropophages (voy. p. 264). — Dessin de Mathieu, d'après une photographie.

population d'environ cent trente indigènes. L'île possède de superbes échantillons de *támanu*, arbre très-employé pour la construction des pirogues et des cases. Makatea renferme des grottes très-profondes, ornées de superbes stalactites. C'était autrefois le lieu de déportation des criminels de Tahiti.

Le 20 janvier, à une heure du matin, nous mettions en panne sous la pointe ouest d'Anaa. Quand je montai sur le pont, presque au moment du lever du soleil, je pus admirer l'île, qui se présente sous la forme d'un long rideau de verdure. Nous étions en route depuis quelques instants et à huit heures quarante minutes nous stoppiâmes devant le village principal, celui de Tuahora, en avant duquel les couleurs françaises flottaient sur un grand mât de pavillon.

Anaa est une île bien boisée de dix-huit milles de longueur sur neuf de largeur. Elle est formée par un grand nombre d'îlots madréporiques, placés d'une

manière régulière sur un récif circulaire, comme les anneaux d'une chaîne. Ces îlots sont en général assez élevés, surtout dans la partie nord. Anaa est l'île la plus peuplée de tout l'archipel; elle compte environ mille cinq cents habitants, les plus civilisés des Tuamotu. Sa seule production est l'huile de coco. Son importance l'a fait choisir pour l'établissement de la demeure du résident.

Cette description d'Anaa s'applique à presque toutes les îles de l'archipel. Ce ne sont que de longs récifs de corail de quatre cents à cinq cents mètres de largeur, entourant un lac intérieur, qui atteint cent milles de circuit à Rairoa et quatre-vingt-dix milles dans l'île Fakarava. Ces longues murailles madréporiques, en partie à fleur d'eau, ou élevées de quelques mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, sont accores et n'offrent aucun mouillage du côté du large, tandis que du côté intérieur elles s'abaissent en pente douce

jusqu'à de grandes profondeurs. Quelques-uns des lacs ainsi formés par ces immenses digues de corail offrent des ouvertures ou passes praticables pour des navires de toute grandeur ; quelques autres donnent accès à de petits bâtiments. Plusieurs îles n'ont même pas de passe pour les embarcations, qu'on est alors obligé de porter sur le récif afin de les faire pénétrer

dans le lac, opération souvent dangereuse, même pour les indigènes. Toutefois, ceux-ci, excellents nageurs, courent ordinairement moins de risque que les étrangers dans les embarquements et les débarquements au milieu des énormes volutes qui viennent se briser avec fracas sur les coraux.

Le superbe lagon d'Anaa, dont les eaux d'un ma-



Guerrrier, femme et vieillard des Marquises. — Dessin de Mathieu, d'après l'album de M. Max Radiguet.

gnifique vert émeraude tranchent avec le bleu d'azur de la mer, ne communique avec elle que par une petite passe artificielle, creusée dans le corail en 1860 ; elle donne accès dans une petite darse où peuvent s'abriter deux ou trois embarcations de huit à dix tonneaux. Le violent courant qui y règne presque continuellement rend cette passe dangereuse. C'est par là que les eaux du lac, qui ne sont pas au même niveau

que celles de la mer, sortent avec une grande vitesse. Une roche, qui divise la passe en deux parties, y forme de violents remous. On a l'intention de faire sauter cet obstacle, ce qui régulariserait beaucoup la sortie des eaux du lagon.

Cette absence de communication praticable entre l'intérieur du lac et la mer est une difficulté sérieuse pour l'importance commerciale de l'île. Aussi le gou-

vernement du protectorat désire-t-il beaucoup voir les indigènes établir leur principal marché d'huile de coco dans le lac intérieur de l'île Fakarava, entièrement séparée dans toute sa longueur par un canal débouchant à la mer par deux grandes passes, l'une au nord, l'autre au sud. Vivement frappé de cet inconvénient, le résident des Tuamotu, M. le lieutenant de vaisseau Mariot, informé par un pêcheur indigène que le récif se prolonge un peu sous l'eau dans le nord-est de la passe, a entrepris d'établir un poste d'amarrage sur ce plan, dont la déclivité est assez forte. Cette installation permettrait à un grand navire de s'amarrer dessus avec les vents qui règnent ordinairement dans l'archipel, au lieu de manœuvrer constamment, comme y est obligé le *Vaudreuil*, pour se tenir à petite distance de terre.

Une baleinière, qui porte le résident (de l'archipel Paumotu ou Tuamotu), se dirige vers le bord. M. Mariot vient voir notre commandant.

Je ne puis passer sous silence un fait qui montrera que les indigènes ne manquent pas d'amour-propre national. Les députés de l'archipel ont, dans l'assemblée réunie à Papeete, il y a environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans, sous l'administration de M. Bonnard, protesté énergiquement contre l'appellation de Paumotu (îles soumises), donnée autrefois par les Tahitiens vainqueurs ou conquérants de ces îles. L'assemblée indigène, formée des députés de toutes les îles du protectorat, a formulé le vœu que l'archipel de l'est ne fût plus désigné que sous le nom de Tuamotu (îles lointaines). Les autorités françaises, déférant à ce vœu national, n'ont plus, depuis l'année 1852, donné à l'archipel d'autre nom officiel que celui de Tuamotu.

Le déjeuner terminé, une baleinière nous conduit à terre.

Le village de Tuahora est bâti sur l'étroite ceinture sablonneuse qui sépare le lac intérieur de la mer, sur

les deux côtés d'une route dont la blancheur fatigante éblouit la vue. L'industrie s'étant développée chez les insulaires avec le désir du bien-être, ils ont remplacé leurs mauvaises huttes par de jolies cases couvertes en feuilles de pandanus; ces habitations sont généralement placées sur des blocs de corail taillé. Les montants, les cadres des portes et des fenêtres sont faits avec les troncs de l'arbre (pandanus) dont les feuilles ont déjà fourni la toiture; les panneaux de remplissage entre les montants sont fabriqués avec des arêtes superposées de feuilles de cocotier. Quelques-unes de ces cases sont pourvues de lits bien garnis de nattes et de moustiquaires.

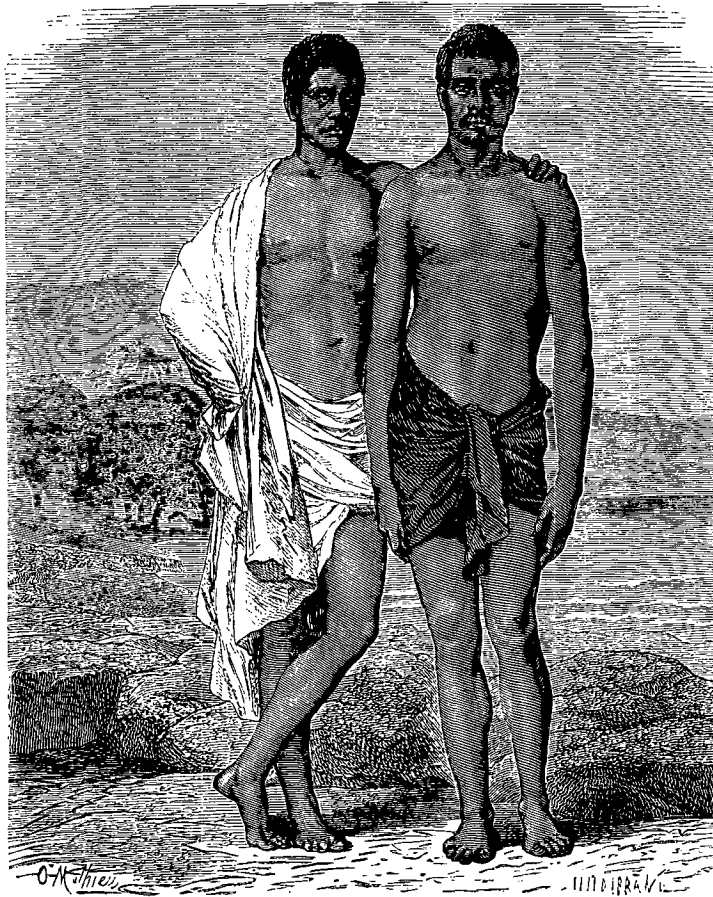
Dans le voisinage des cases, nous remarquons des tranchées creusées dans le corail, ayant quatre à cinq mètres de profondeur, sur six à sept de largeur, et près de quinze mètres de longueur.

Au moyen d'un peu de terre végétale, les indigènes ont fait de ces tranchées des jardins contenant d'excellents petits *staro* (*arumesculentum*), quelques cannes à sucre, des bananiers, des ananas et du tabac.

Après une promenade assez longue dans le village de Tuahora, où nous sommes partout accueillis avec plaisir, nous entrons dans la résidence accablés de chaleur et de fatigue. M. Ma-

riot nous reçoit avec la plus grande cordialité et nous fait servir les rafraîchissements dont nos palais desséchés ont grand besoin.

La petite caserne de la garnison est comprise dans l'enceinte de la résidence. Je vais la visiter. Un sergent d'infanterie de marine, qui est venu à Tahiti, il y a quelques années, avec la *Sibylle*, sur laquelle j'étais embarqué, m'en fait les honneurs. Il m'oblige à accepter une superbe canne en pandanus et quelques jolies coquilles qui enrichiront nos collections du bord. Le chef de Tuahora, homme magnifique, à la figure intelligente, est chez le résident; nous y trouvons aussi le chef de l'île Kauehi, qui doit nous servir

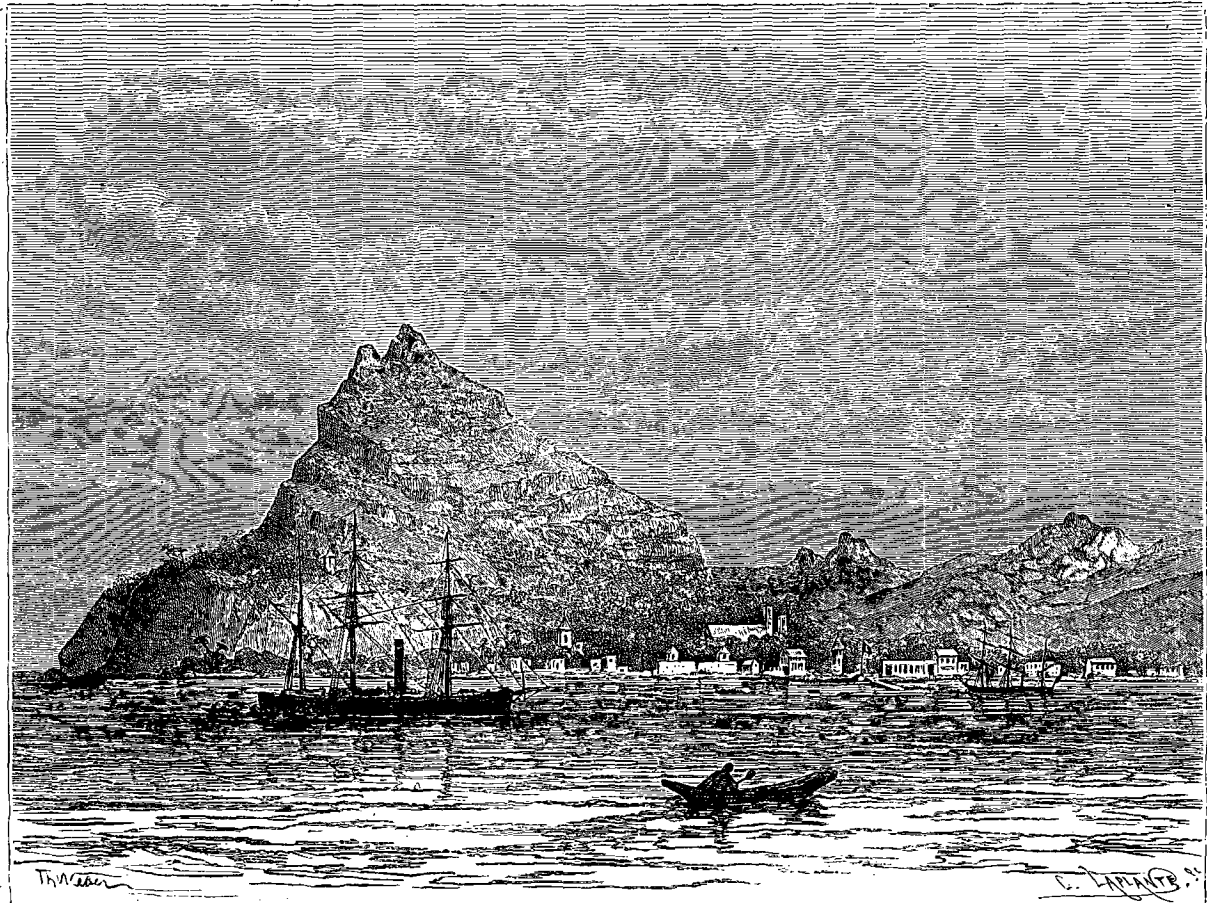


Indigènes des îles Gambier. — Dessin de Mathieu, d'après une photographie.

de pilote dans notre tournée, et l'interprète officiel, ex-sergent d'infanterie de marine, qui doit l'accompagner. Notre commandant arrive à son tour et nous engageons une conversation que viennent interrompre le bruit sonore du tambour et les chants d'une foule d'indigènes des deux sexes réunis devant la résidence. Ces braves gens veulent nous donner le spectacle d'un divertissement de leur goût. Comme toujours, c'est la danse qui en fait le fond. Nous prenons place sous la large véranda qui décore la façade de la résidence, tandis que les habitants restent en plein soleil.

Les Tuamotu passent pour être les plus intrépides

danseurs des États du protectorat. Ils ont deux espèces de danses : dans l'une, ils restent assis sur leurs talons, et, dans cette posture, ils impriment à leurs bras les mouvements les plus gracieux et les plus variés. Un chant monotone accompagne ordinairement cette danse et sert à en indiquer la mesure. Dans l'autre danse, les acteurs peignent par des pantomimes expressives toutes les passions qui les agitent. Un des spectateurs marque la mesure de ces furieuses contorsions en frappant avec la paume de la main sur un tambour creusé dans un tronc de cocotier, terminé d'un côté par une peau de requin bien tendue. Cette fois



Partie sud de l'île Mangareva, village de Rikitea (îles Gambier). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Gilbert Cuzent.

l'instrument indigène est remplacé par deux tambours ordinaires, très-habilement manœuvrés. Les autres spectateurs excitent les danseurs et les accompagnent en frappant fortement des mains en cadence.

Les naturels d'Anaa, en rapports fréquents avec l'archipel Tahiti, ont trouvé que le fruit du pandanus et le poisson du lac ne suffisaient plus à leur nourriture. Ils ont alors cherché à tirer partie de la nature de leur sol en y plantant le cocotier. Cet arbre précieux a beaucoup prospéré sur l'île, où il pousse presque sans culture. Le cocotier s'est ensuite répandu d'île en île, jusque dans la partie est de l'archipel. Cet arbre, si utile aux indigènes, est souvent dévasté

par un énorme crabe terrestre, muni de pinces très-fortes, qui est très-friand de ses fruits.

La noix de coco est devenue pour les indigènes la base de leur nourriture et a permis d'engraisser des porcs, des volailles et des chiens. Ce dernier animal est considéré comme un mets très-délicat.

Les procédés employés pour obtenir l'huile de coco sont encore très-primitifs : les indigènes prennent les noix qui tombent naturellement de l'arbre quand elles sont mûres ; ils les râpent au moyen d'une lame de fer dentelée, fixée à un chevalet. Ils déposent ensuite cette espèce de pulpe dans des réservoirs, en forme de pirogues, creusés dans des troncs de cocotier.

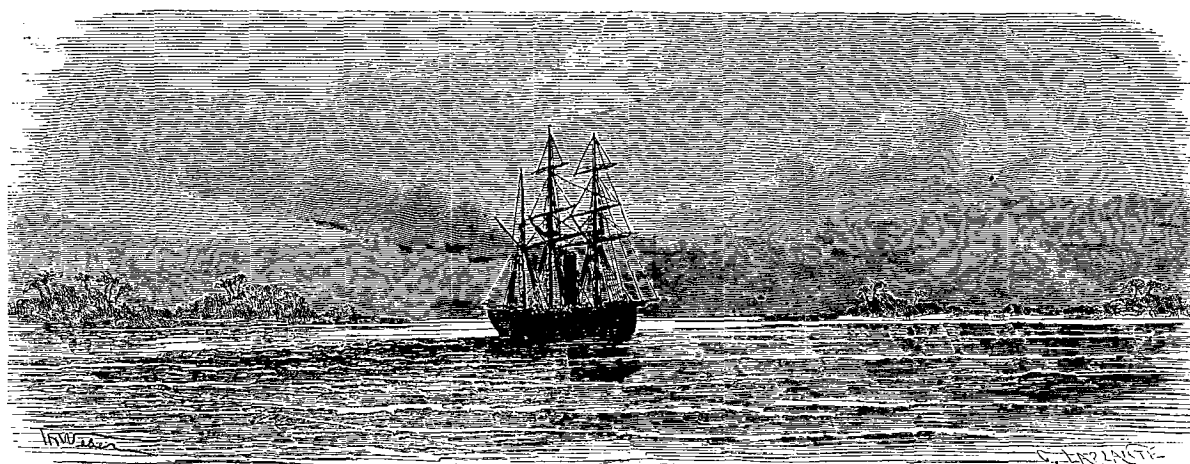
elle y reste exposée au soleil pendant deux ou trois semaines environ. Au bout de ce temps, la râpura est ordinairement assez liquéfiée pour qu'en la pétrissant avec la main on puisse en extraire une partie de l'huile. Le dépôt qui reste après cette première extraction est placé sous une presse en bois, de construction grossière, et fournit une assez grande quantité d'huile : mais on laisse perdre ainsi une partie du produit. Beaucoup de maisons préfèrent expédier les noix en Europe, sous le nom de *copperas*, où elles sont soumises à l'action de presses très-perfectionnées. Le tourteau qui reste après l'opération sert à la nourriture du bétail ou comme engrais.

La journée s'avance ; le commandant est prévenu que les vivres et autres articles destinés au résident sont tous à terre. Il nous donne le signal du retour et nous quittons Anaa pour revenir à bord, enchantés de notre visite et de l'amabilité du résident.

Le 24, dans la journée, nous passons en vue de

l'île Anuanurunga, qui se compose de quatre îlots placés sur un récif dont le centre est occupé par un lagon qui n'a même pas de passe pour une embarcation. Sa voisine, Anuanuraro, que les documents officiels donnent comme inhabitée, a été visitée au commencement de l'année 1874, par le résident des Tuamotu. Voici une partie du rapport de cet officier :

« Nous sommes arrivés, le 9 janvier au soir, à l'île Anuanuraro, où je savais devoir trouver des naufragés dans une situation précaire. La misère de ces malheureux défie toute description. Il n'existait dans cette île qu'un seul morceau d'étoffe, le pavillon du protectorat. Hommes et femmes n'avaient pour se couvrir que quelques nattes tressées avec la feuille du pandanus. Cette île a été autrefois visitée par des caboteurs de M. Brander qui allaient y chercher des nacres et qui n'y sont pas retournés, la pêche n'ayant pas été suffisamment productive. Les naufragés étaient au nombre de quarante-six, tous habitants de Vahitahi : ils



Entrée de la passe de Hao. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis fait sur nature.

avaient fait en pirogue le voyage de cette île à Anaa pour demander des lois et le pavillon du protectorat qui leur fut donné par M. Dubouzet, alors à Anaa, où il était venu pour inaugurer l'église de Tematahoa. Ils retournaient chez eux, quand une tempête les surprit et les jeta sur Anuanuraro, où leurs pirogues furent brisées et deux de ceux qui les montaient tués. Leur seule nourriture était le pandanus, dont ils suçaient le tronc, et des bénitiers (grosse coquille bivalve). Heureusement ils avaient de bonne eau à boire. Malgré cette misère, un excellent accord avait toujours régné entre eux. Au moment où j'accostais le récif, ces pauvres gens accoururent vers moi en me disant, dans la crainte que leur tenue ne nous fit rebrousser chemin : « Ne craignez rien, nous ne sommes pas des « sauvages, nous sommes des malheureux ! »

La goëlette de l'État *la Mésange* les prit à bord et les reconduisit à Vahitahi, leur patrie, dont ils étaient absents depuis près de vingt ans.

Le 27, dans la matinée, nous étions en vue de Hao,

et nous mettions en panne devant la passe, dont le côté Est est indiqué par un beau rideau de cocotiers. Le village principal est à cinq milles dans l'est, sur une élévation de terrain sensible, presque une colline, couverte d'un magnifique bois de cocotiers ; c'est la partie la plus élevée de l'île. Sa population, très-nombreuse autrefois, a beaucoup diminué par l'émigration. C'est elle qui a donné à la maison Brander de Papeete la plupart de ses pêcheurs de nacre ; on y compte encore environ trois cents habitants. Comme je l'ai déjà dit, toutes ces terres se ressemblent. Les détritiques ont formé avec le temps une mince couche de terre végétale à la partie supérieure de ces longues ceintures coralligènes ; elle a suffi d'abord pour permettre au pandanus et à une espèce de myrte, appelé *mikimiki*, de pousser en fourrés épais.

A onze heures, nous nous remettons en marche sur Amanu, qu'on apercevait, depuis le matin, de la mâture. Le village et les passes pour entrer dans le lagon sont sur la côte nord-ouest de l'île. Ces passes,

au nombre de deux, ne sont praticables que pour des embarcations. Le commandant descend à terre, avec Paiore, notre pilote et l'interprète, pour communiquer avec les indigènes qui se sont rassemblés à l'entrée de la passe. Peu après, il revient à bord, et nous quittons Amanu à trois heures et demie, en longeant la côte à petite distance.

Le lendemain, 28, à trois heures de l'après-midi, nous passons à quelques milles dans le sud de Akiaki, remarquable par l'absence de lagon intérieur. Cette très-petite île est un peu plus élevée que les autres. Quelques indigènes, dont les cases sont visibles sous l'épais feuillage qui les abrite, accourent pour nous voir. La mer brisait avec violence tout autour de l'île et le débarquement n'y était pas possible.

Le soir du même jour, Vahitahi était en vue. Ce n'est qu'un immense récif à fleur d'eau, avec trois grands îlots boisés dans la partie nord-ouest. C'est un des points les plus dangereux de l'archipel pour les navires qui viennent de l'est, car le récif est très-étendu de ce côté et, même par une nuit très-claire, on serait dessus avant de voir les îlots du nord-ouest. Le village principal est sur l'îlot du nord, qui est le plus grand et le plus boisé. La mer brisant partout avec force, la communication n'était pas possible.

Le 31, Marutea était visible. C'est une grande île inhabitée, où les indigènes des Gambier viennent quelquefois pêcher la nacre, qui est abondante et belle. Il n'y a même pas de passe pour faire entrer un petit navire dans le lagon. Cette île est très-étendue; les îlots qui la forment sont bas, et ceux de l'ouest, que nous avons vus, sont peu boisés. On n'y voit que quelques cocotiers; la végétation est formée en grande partie par d'épais buissons de *miki-miki*. La partie est doit être plus favorisée, s'il faut en croire la description enthousiaste du capitaine Edwards, de la frégate anglaise *la Pandore*, qui découvrit cette île en 1791.

Le lendemain, au point du jour, nous étions à un mille au nord des récifs de l'archipel des Gambier; la terre élevée de Mangareva avait été vue pendant la nuit.

L'archipel des Gambier se compose de quatre îles principales assez hautes, Mangareva, Taravai, Akamaru, Aukena, et d'un grand nombre d'îlots inhabités, dont quelques-uns, particulièrement ceux du sud-ouest, ont une assez grande élévation.

Les pilotes viennent nous prendre à quelques milles du mouillage. L'un d'eux, Daniel Guilloux, fils

d'un Français, a longtemps commandé une goëlette de la mission catholique. Il est actuellement à la tête d'une petite maison de commerce. Il nous dirige très-habilement au milieu de l'immense labyrinthe de bancs de corail qu'il faut éviter. Il est accompagné du chef de Taravai qui, ne parlant pas le français, laisse Daniel s'occuper de la route du bâtiment.

L'archipel des Gambier qui termine les Tuamotu dans le sud-est en est cependant distinct sous le rapport physique et politique. L'aspect de l'île principale, Mangareva, est assez agréable. Le mont Duff, qui la termine au sud, a quatre cents mètres de hauteur; le mont Mokoto, dont la hauteur est presque la même, a la forme d'un cône à peu près régulier.

Dans l'après-midi, nous descendons pour aller faire une promenade dans le village qui s'appelle Mangareva ou Rikitea. Une jetée qui enclôt un vivier appartenant à la famille royale, offre un débarquement facile.

En 1844, le roi et les grands chefs des Gambier demandèrent le protectorat de la France. Une mission catholique s'y était établie depuis dix ans. La population indigène accorde au chef de la mission toute autorité dans les moindres affaires du pays. Le nombre des habitants est de plus de quinze cents.

L'église des Gambier est une des plus remarquables de toute l'Océanie. Elle est construite en pierre.

La jetée est encombrée par une foule d'indigènes, parmi lesquels nous

distinguons quelques naturels de l'île de Pâques (Rapa-Nui) que la mission a fait venir ici. Ils sont tous très-délicatement tatoués; leur taille est plus élevée, les proportions de leur corps sont plus belles que celles des habitants des Gambier.

Cette île de Pâques n'a presque plus d'habitants. Les premiers navigateurs y ont trouvé d'énormes statues de pierre placées en beaucoup de points, spécialement sur les bords du cratère central de l'île. La frégate *la Flore* a rapporté en France, il y a deux ans, un échantillon de ces œuvres colossales, qui témoignent d'un état social disparu depuis longtemps. J'ai pu me procurer à Papeete les épreuves photographiques d'une planchette en bois trouvée sur l'île de Pâques, couverte d'hiéroglyphes jusqu'ici inexpliqués.

Le 5 février au matin, nous quittons ce mouillage pour retourner aux Marquises.

Le 21, nous entrons de nouveau dans les Tuamotu par le canal qui sépare Takapoto de Tikei.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, nous



Inscriptions inexplicées de l'île de Pâques. — Dessin de Repiue, d'après une photographie.

étions mouillés dans le lagon de Kauehi, en face du village où Paiore, notre pilote, habite.

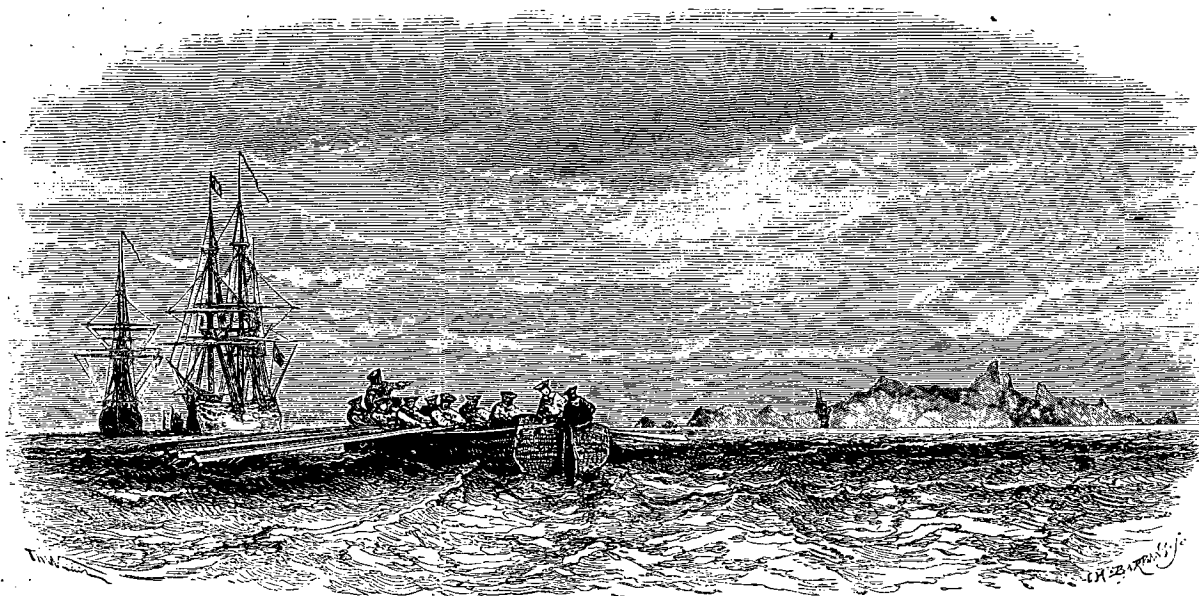
Kauehi est une île presque ronde, d'un diamètre d'environ treize milles. La population est peu considérable, mais elle semble très-industrieuse, si j'en juge par la propreté et la bonne tenue des maisons. Nous descendons à terre; en face du débarcadère, se trouve une construction blanche qui sert de prison. Au moment où nous revenons à bord, nous trouvons Paiore, qui vient de faire charger notre canot de cocos frais, de poules, de cochons et d'œufs d'oiseaux de mer. C'est un cadeau qu'il nous fait. Sa vieille femme ne quitte pas ses côtés; la bonté et la douceur sont empreintes sur son visage.

Notre destination est l'île voisine de Fakarava; nous

penétons dans le lagon par la passe du nord, qui est la plus large.

Je vais me promener à terre; le village est presque désert: les habitants sont allés pêcher des nacrés dans l'île voisine des Toau. Les gens de Tuamotu pêchent les huîtres perlières toutes les fois que le temps est beau et que la mer est calme. Quelques plongeurs vont jusqu'à vingt-cinq et même jusqu'à trente mètres, mais beaucoup ne descendent qu'à des profondeurs de vingt mètres. Ils reviennent souvent du fond sans avoir rien trouvé, et lorsqu'ils ont découvert une huître, ils sont obligés ordinairement de plonger deux ou trois fois pour la détacher du corail ou pour l'arracher du sable, dans lequel elle est presque entièrement enfoncée.

Le lendemain, nous quittons Fakarava pour aller à



Ua-Pou (voy. p. 250). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis fait sur nature.

Rairoa. Dans l'après-midi, nous passons devant Apataki; trois goëlettes sont au mouillage dans le lagon. C'est sur cette île que se trouve le principal établissement dans l'archipel de la maison Brander, de Papeete.

Le lendemain matin, nous étions à petite distance de la côte nord de Rairoa. Le commandant avait l'intention d'aller mouiller dans l'intérieur du lagon; mais l'état des passes nous défend de tenter l'aventure. Notre longue tournée est terminée; nous rentrons à Tahiti.

Ajoutons que la population totale de l'archipel des Tuamotu et des Gambier est évaluée à huit mille habitants qui vivent du produit de la pêche et de celui du cocotier. Les habitants de chaque île se groupent

le plus souvent au bord du lac, près d'un bon mouillage, ou dans le voisinage d'un bois de cocotiers, dans lequel on trouve toujours de l'eau à peu près douce, en creusant des trous dans le sable.

Les indigènes de l'archipel des Tuamotu ressemblent beaucoup aux Tahitiens et aux insulaires des Marquises: même beauté de formes, même figure intelligente et expressive. S'ils paraissent plus noirs, s'ils ont le caractère plus rude que les Tahitiens, cela tient à leur genre de vie moins facile, qui les expose toujours aux ardeurs d'un soleil brûlant, soit sur leurs lacs, soit sur leurs récifs.

A. PAIHÈS,
Enseigne de vaisseau.

(La suite à une autre livraison.)